



**ATELIERS D'INITIATION
À LA MUSIQUE DE JAZZ
COLLÈGE DE MARCIAC**

6^e JAZZ

VINGT ANS APRÈS

NATHANIEL HERZBERG - PASCAL DOLEMIEUX - LE MONDE, ÉTÉ 2013



NATHANIEL HERZBERG - PASCAL DOLEMIEUX - LE MONDE, ÉTÉ 2013



6^è JAZZ

VINGT ANS APRÈS



ÉDITO

RÊVER, CROIRE ET CONSTRUIRE

Disons-le : les amoureux du jazz n'ont pas trop l'habitude de regarder derrière eux. Ils préfèrent profiter du moment présent, apprécier chaque instant à sa valeur, comme un musicien trace note après note le chemin de son improvisation. Mais comment pourrions-nous négliger un anniversaire aussi important ? Il y a vingt ans, le collège de Marciac inaugurait des Ateliers d'Initiation à la Musique de Jazz qui couvraient le cursus complet de la Sixième à la Troisième.

L'événement n'est pas passé inaperçu. Il a notamment attiré l'attention de Nathaniel Herzberg et de Pascal Dolemiex, journaliste et photographe qui lui ont consacré une longue série d'articles dans *Le Monde* de l'été 2013 : « 6^e Jazz, vingt ans après ». Un travail de fond remarquable que nous avons souhaité mettre ici en exergue car il condense toute notre philosophie. Allié naturel du collège, Jazz In Marciac a comme on le sait permis l'éclosion et l'épanouissement de ces Ateliers en favorisant l'intervention de multiples partenaires, en particulier celles de musiciens de très haut niveau. Pour autant, le but n'a jamais consisté à former l'élite professionnelle du jazz. Il s'agissait d'aider les élèves à construire leur personnalité hors des sentiers battus, de leur insuffler le goût de la création et donc de la liberté, de les aider à découvrir jour

après jour le meilleur d'eux-mêmes. Du reste, comment aurions-nous pu souhaiter autre chose alors que les paroles de Wynton Marsalis, parrain de ces Ateliers, résonnaient à nos oreilles ? « *On peut tout enseigner sauf l'essence de la musique, c'est-à-dire son esprit*, nous avait-il expliqué. *Mais on peut enseigner la technique et surtout, on peut enseigner comment trouver sa personnalité, comment la développer et comment l'exprimer à travers le jazz.* » Nous ne visions et ne visions actuellement rien d'autre. C'est au fond la meilleure raison de se pencher sur le passé : mesurer le trajet accompli et, le cas échéant, se sentir confortés dans la direction suivie. En retrouvant les élèves qui, en 1993, étrennaient les Ateliers avec cinq heures de cours de musique par semaine et un atelier supplémentaire de pratique instrumentale le mercredi après-midi, en les interrogeant sur ce que cette formation spécifique leur avait personnellement apporté, Nathaniel Herzberg et Pascal Dolemieux nous paraissent démontrer le bien-fondé de notre initiative : oui, nous avons eu raison de rêver, de croire et de construire. Parmi ces anciens élèves, un ingénieur, un vendeur d'automobiles, une potière, un chercheur à l'Institut Pasteur, un web designer, une vulcanologue... Certains ont même eu la curieuse idée de devenir musi-

ciens... Chacun a ressenti à sa manière son passage au collège de Marciac, chacun entretient des rapports particuliers avec le jazz et la musique en général, mais nous voulons leur dire sans démagogie qu'ils nous inspirent tous la même fierté : grâce à eux, une voie féconde a été ouverte. Nous espérons que l'Education Nationale aura la sagesse de ne pas s'en priver. Au besoin, il faudra lui rappeler les mots de Lucie : « *Aimer les chemins non balisés [...]. C'est ça le jazz, cette liberté de penser, d'agir. Considérer les imprévus non comme des dangers, mais comme des opportunités à saisir. Ce n'est peut-être pas l'idéal pour se poser, mais ça donne du sens à la vie.* »

JEAN-LOUIS GUILHAUMON
PRÉSIDENT DE JAZZ IN MARCIAC



ON A RETROUVÉ LA

6^e JAZZ

C'était en septembre 1993. Le petit collège de Marciac (Gers) lançait une expérience : prendre 21 enfants comme les autres et les plonger dans un bain musical intense. Choisis non pas en fonction de leur niveau scolaire mais selon leur motivation, ils se voyaient offrir cinq heures de cours de musique par semaine et un atelier supplémentaire de pratique instrumentale le mercredi après-midi. La plupart étaient débutants. Aucun n'avait d'expérience du jazz. Pourtant, l'intitulé officiel ne laissait guère de doutes : « Atelier d'initiation à la musique de jazz ». Pendant un an, quatre, si tout se passait comme prévu, ces collégiens ordinaires allaient donc, en plus de leurs cours habituels, s'initier aux délices de l'improvisation. Nom de code : « 6^e jazz ».



Le principal du collège et adjoint au maire, Jean-Louis Guilhaumon, savourait une première victoire. Six mois plus tôt, son collège était menacé de fermeture. Et voilà que, par la grâce d'un projet innovant, non seulement il sauvait ses quatre classes, mais il en ouvrait une cinquième, avec, en perspective, un doublement des effectifs en quatre ans. Le choix du jazz ? Il relevait pour lui de l'évidence. En 1978, avec quelques enseignants, il avait créé Jazz in Marciac. Le petit festival était devenu un rendez-vous international fréquenté par les plus grands : Stan Getz, Gerry Mulligan, Chick Corea, Herbie Hancock, Wynton Marsalis, Nina Simone, Ray Charles... Chaque année en août, le bourg agricole de quelque 1 200 habitants recevait plusieurs dizaines de milliers de visiteurs, avant de retomber dans sa torpeur. Des concerts d'hiver avaient suivi. Puis un musée. « *Nous nous étions occupés de tout le monde sauf des jeunes. Pour des enseignants, c'était un comble.* » Ces propos, Jean-Louis Guilhaumon nous les avait tenus lorsque, avec le photographe Pascal Dolémieux, nous nous étions rendus sur place pour *Libération*, quelques semaines après le début de l'expérience. Dans les classes, une bordée de gamins enthousiastes tentait de mettre en pratique les premières notions d'harmonie découvertes la veille. Le groupe des pianistes peinait

sur les accords. Plus de « blong » que de « bling ». « *En jazz, on appelle ça des pains, expliquait Pierre Carrié, professeur chargé des claviers. Faites de bons gros pains. Osez. Tous les musiciens se trompent. Mais faites-le franchement.* » Dans la salle voisine, son collègue Jean-Michel Cillaire, responsable des vents, faisait chanter les futurs saxophonistes. Il rectifiait la position de l'un, encourageait un autre, véritable bourdon, à commencer par donner de la voix. « *Il chantera juste, comme tous les autres, assurait-il, il suffit qu'il ait confiance.* »

DÉVELOPPER LA CRÉATIVITÉ

Confiance, plaisir, curiosité : à écouter alors Jean-Louis Guilhaumon, ce triangle recelait des pouvoirs magiques. Et il allait le démontrer. Pas pour former de futurs professionnels. Là n'était pas l'objectif. Juste « *développer leur créativité* ». « *Notre pari c'est que ça les aidera dans toutes les matières, dans toute leur vie* », proclamait-il. Vingt ans plus tard, nous avons voulu confronter l'expérience au résultat. A l'heure où l'engagement de la ministre de la culture, Aurélie Filippetti, de « généraliser » l'enseignement artistique semble tombé aux oubliettes, nous avons voulu observer les traces laissées par cette aventure sur ceux qui l'avaient vécue. Retrouver les 21 enfants de la 6^e jazz et, pour reprendre la formule consacrée, voir « ce qu'ils sont devenus », la place occupée par

la musique dans leur existence, l'état de leur « créativité », puisque tel était l'objectif de Jean-Louis Guilhaumon. Guilhaumon, justement : en retournant à Marciac, il n'a pas été bien difficile de le retrouver. Le principal a pris sa retraite, mais il préside toujours Jazz in Marciac. Il reçoit désormais dans son bureau de maire, sous le regard croisé de François Hollande et de l'harmoniciste Toots Thielemans. Il a décroché une Légion d'honneur qu'il porte au revers de sa veste et un poste de vice-président du conseil régional chargé du développement local. Son festival dépasse désormais les 200 000 visiteurs sur dix-huit jours de programmation. Le bourg a gagné une bonne centaine d'habitants, une salle de spectacles de 500 places (« 50 levers de rideau par an et 15 000 spectateurs payants »), et n'a perdu, foi de maire, aucun de ses services publics. Le collège, lui aussi, semble bien se porter. Avec 218 élèves inscrits cette année, le spectre de la fermeture a rejoint les oubliettes de l'Histoire. Un « îlot musique » a vu le jour, nouveau bâtiment avec trois salles, des claviers, une collection de cuivres, guitares, basses, fûts de batterie... De quoi faire pâlir nombre de petits conservatoires. En vingt ans, la filière a vu éclore une vingtaine de talents devenus professionnels.

UNE PLACE À L'ÉCHEC

Le nouveau principal, Christian Péthieu, a pourtant repris le credo de son prédécesseur, qui veut que la musique ne soit qu'un « aimable

prétexte ». L'essentiel est ailleurs, jure-t-il. Dans l'ambition de « créer un autre rapport à l'école ». « Le modèle fondé sur la soumission ne peut plus fonctionner, insiste-t-il. Nous cherchons à faire autre chose. Pousser les élèves à s'engager, à prendre des risques. L'école traditionnelle leur apprend à gérer, à se taire plutôt que de mal répondre. Nous donnons une place à l'erreur, à l'échec même. Avec la conviction que c'est comme ça que l'on construit des individus libres. Et heureux. » Des individus libres et heureux ? Cette fois, pas d'échappatoire : seule la rencontre des 21 anciens élèves allait nous permettre de vérifier la portée de la promesse. Alors nous avons cherché. L'association Jazz in Marciac avait conservé le contact de trois d'entre eux. Les parents, parfois les grands-parents de certains autres vivaient toujours à Marciac. Et puis Internet, Facebook ou simplement les pages blanches... Des 21 enfants qui posaient sur la photo de classe, quatre sont demeurés introuvables : deux n'ont pas souhaité répondre à notre sollicitation, un troisième, sans domicile fixe, n'a pu être joint, le quatrième serait mort dans un





accident de moto - information que nous n'avons pu confirmer. Restent donc 17 élèves. Dix-sept trajectoires. Si treize d'entre eux ont poursuivi l'expérience jusqu'à la fin du collège, deux ont rejoint un cursus classique en fin de 6^e, deux autres en fin de 5^e. Quinze ont décroché le baccalauréat, dix ont poursuivi des études supérieures.

LE MÊME BON SOUVENIR

Leurs parents étaient majoritairement agriculteurs, ouvriers ou petits artisans - auxquels s'ajoutaient deux enseignants, deux cadres commerciaux, un ingénieur. Deux élèves sont restés dans l'agriculture. On compte un ouvrier, quatre employés, deux chercheurs, deux ingénieurs. Les autres sont médecin, web designer, céramiste, patron d'une discothèque ambulante ou encore... musiciens, pour deux d'entre eux. Quatre sont restés près de Marciac. Deux habitent dans le Gers, six dans un autre département de la région Midi-Pyrénées. Un vit à Bordeaux, un à Poitiers, deux à Paris, une en Allemagne et un au Nicaragua. Tous n'ont pas vécu leur passage à Marciac avec le même enthousiasme. Agnès et Jérôme, respectivement employée dans un supermarché et vendeur de voitures, ont interrompu l'expérience sans regret, au bout d'un an. Trop difficile, pas assez doués, disent-ils. Pourtant, tous deux en conservent le même « bon souvenir ». Fanny, aujourd'hui vulcanologue, qui s'était vu imposer cette classe par ses parents, l'a quittée, à sa demande, au bout de deux ans. « *Mais dès que j'ai rejoint le collège normal, j'ai compris ce que je perdais,*

confie-t-elle. Et aujourd'hui encore, je sais tout ce que ça m'a apporté. » Adélie, « *éternelle mauvaise élève* » qui rêve de créer son exploitation agricole, conserve quelques solides rancoeurs contre certains enseignants du collège. « *Mais j'y ai découvert la musique, l'improvisation, et le goût de la liberté. Ça ne m'a plus lâchée.* » Aucun déçu, en vérité. Beaucoup expriment une grande reconnaissance pour le chemin parcouru - timidité malade vaincue, bonheur de créer éprouvé, plaisir de l'engagement collectif découvert ou simple réconciliation avec l'école. Et pour ces années initiatiques, tous manifestent une immense tendresse. Il faut dire que Pascal Dolémieux avait quelques arguments à faire valoir. A chacun, il présentait les planches contact de son reportage de 1993. « *Vous êtes où ?* » Puis les images actuelles des amis d'autrefois, rencontrés quelques jours plus tôt. « *Vous reconnaissez qui c'est ?* » Silence, rires... La conversation pouvait commencer.



**JULIEN,
RATTRAPÉ
PAR LE PIANO**



Musicien jusqu'au bout de ses doigts de pianiste, fidèle complice d'un certain Emile Parisien, cet adepte du jazz libre affirme avoir « à peu près tout découvert » dans les Ateliers de Marciac. Depuis, Julien Touery multiplie les projets pour se composer « une vie géniale ».

Ille dit tranquillement, mais sans la moindre hésitation : « Marciac a orienté ma vie. » Assis sur le tabouret du piano qu'il a sorti dans le jardin pour profiter d'un des rares rayons de soleil du mois de mai, Julien Touery sourit. Il jette un oeil au ciel de Poitiers, encore hésitant, laisse un temps de silence. *« J'y ai à peu près tout découvert et j'y ai rencontré Emile, avec qui je n'ai plus jamais cessé de jouer. Si je suis musicien, aujourd'hui, c'est évident que Marciac y est pour beaucoup. »* Parmi les 21 élèves de la 6^e jazz ouverte à la rentrée 1993 dans ce petit collège rural du Gers, Julien Touery ressemble au cas chimiquement pur. Difficile, souvent, de mesurer vingt ans après les effets d'une telle aventure. Les non-musiciens racontent l'expérience de la liberté, de la création, de la scène. « *Confiance en soi* », « *autonomie* », « *ouverture* » sont des mots qui reviennent en boucle, mais sans certitude. Aujourd'hui musicien classique, Jacques Charpentier, ancien élève, croit y déceler une période fondatrice. Mais ses parents n'avaient pas attendu la 6^e pour le plonger dans

la marmite musicale. Quant à Emile Parisien, saxophoniste reconnu de la scène jazz actuelle, il impressionnait déjà par son bagage et son talent lorsqu'il rejoignit la classe, en 5^e. Chez Julien Touery, rien de tout cela. A Aignan, 800 habitants, la musique ne jaillit pas au coin de la rue. Son père, gendarme, n'est guère mélomane. Sa mère, passionnée de musique classique, a bien essayé de le mettre au piano à 6 ans, comme sa soeur. Mais l'expérience a tourné court. *« Je ne travaillais pas, je n'avais pas envie de lire la musique et je faisais tout à l'oreille. Comme les cours étaient à la même heure que le foot, j'ai arrêté. »* Quatre ans plus tard, c'est à nouveau sa mère qui découvre le projet lancé par le collège et qui rapporte le prospectus à la maison. *« Je n'étais pas trop chaud. Quitter les copains, partir comme interne... Et puis le jazz, ça ne représentait pas grand-chose. Personne n'en écoutait chez moi. Ma mère m'a convaincu. »* Les premières semaines, le gamin se cherche. Obligé de choisir entre le piano et le saxophone, il opte pour le cuivre, séduit par « *la beauté de l'objet* ». Mais l'attente est longue avant

de recevoir les premiers instruments. Plusieurs mois au cours desquels les 6^e jazz font comme presque tous les petits Français de leur âge : ils soufflent dans des flûtes à bec. « *On jouait des chorals de Bach. Et puis un jour le professeur de musique, M. Cillaire, nous a dit que pour la dernière demi-heure on allait improviser. Il a mis un thème, je ne sais plus ce que c'était. On passait à tour de rôle. Certains avaient peur, n'arrivaient pas. Moi, ça a été le contraire. Comme si j'attendais ça depuis toujours, qu'on ne me dise pas ce que j'avais à faire. M. Cillaire m'a fait comprendre que je m'en étais bien sorti. Mais surtout, j'avais pris un immense plaisir.* » Quelques semaines plus tard, « *nouveau choc* », sur *Armando's Rhumba*, de Chick Corea. Le deuxième d'une longue série. Le garçon découvre une autre façon d'aborder la musique. « *On ne nous demandait pas de jouer des notes, mais de raconter une histoire. C'était une approche poétique des choses. M. Cillaire dégageait une aura incroyable. Il nous incitait à chercher, à nous tromper. Se trouver soi-même. Il pouvait nous donner des conseils : « Essaie de jouer moins de notes, reviens dans ton histoire... », mais avant tout, on devait trouver sa personnalité. Et en fin de 3^e, on avait chacun notre manière de jouer.* » Entre-temps, Julien Touery a vu débarquer Emile Parisien. « *Le principal est venu me chercher en salle d'études. Emile était là, avec son sax. Il a attaqué Tenor Madness, de Sonny Rollins,*

puis il a pris un solo. J'ai tout de suite compris que ce n'était plus moi le meilleur. » Plutôt que des rivaux, les deux garçons deviennent des complices, des amis. Ils jouent ensemble pendant la journée, partagent leurs soirées à l'internat. Lorsque le trompettiste américain Clark Terry vient à Marciac pour un concert d'hiver, tous deux sont conviés à le rejoindre sur scène. « *Vous imaginez, Clark Terry ! Un monument, il avait joué chez Duke Ellington. Nous, on ne se rendait pas compte, on jouait.* »

LE PIANO, UNE ÉVIDENCE

Pas de compétition, certes. Mais une supériorité manifeste qui finit par peser un peu lourd. Aussi, lorsqu'en 3^e les deux garçons décident de créer un quintet, Julien propose de prendre Jacques Charpentier comme deuxième saxophone et s'installe au piano. « *Ça s'est imposé tout de suite. Une évidence. Pendant toutes ces années, je m'étais amusé à pianoter un peu. Mais rien de sérieux. Là, je sentais que ça allait devenir mon instrument.* » L'année suivante, au lycée, Julien Touery est encore inscrit en saxophone. Mais dès qu'il quitte l'établissement, il retrouve Emile et s'assied derrière le clavier. La formation évolue autour d'eux. Invité dans le « off », à Marciac, leur « Ephémère quintet » est repéré par le programmateur du festival de Châteauvallon, qui leur offre la première partie d'un spectacle de Philippe Decouflé. Une première marche. Deux ans plus tard, c'est encore Châteauvallon qui leur pro-



pose de composer et d'interpréter sur scène la bande-son d'un spectacle de hip-hop, coproduit par le Théâtre de Chaillot, à Paris. « *Jusque-là, j'hésitais. Emile avait déjà basculé dans une carrière pro. Il me poussait à y aller. Moi, je ne savais pas trop. Les parents étaient inquiets. Moi aussi. Mais là, avec les répétitions déclarées, les dates programmées, le statut d'intermittent assuré et une tournée de deux ans en perspective, j'ai sauté le pas.* » Douze ans plus tard, les deux compères jouent toujours ensemble. L'Ephémère quintet a fait place au Quartet d'Emile Parisien. Applaudi en Allemagne, en Suisse, en Grande-Bretagne, en Israël, mais aussi au Canada, aux Etats-Unis, au Brésil et dans une demi-douzaine d'autres pays, le groupe a enregistré trois albums et décroché, en 2009, une Victoire du jazz. « *Mais ça ne suffit pas pour vivre* », précise Julien Touery. On s'étonne. Lui aussi : « *Ça vous intéresse vraiment ?* » Il explique : les disques, autrefois source de revenus, devenus de simples produits d'appel ; les dates de concert décrochées au compte-gouttes après moult palabres ; les ensembles que l'on multiplie par obligation. « *Je ne connais pas un musicien de jazz qui puisse vivre d'un seul projet* », assure-t-il. Julien Touery en compte actuellement trois, à côté du Quartet d'Emile Parisien : Farm Job, une formation qu'il a créée avec des musiciens toulousains ; un quintet de hard bop, en hommage à Charlie Mingus, avec lequel il se produit à Poitiers ; et un autre qui lui assure quelques dates à Tours. Dans le viseur, comme pour tous les intermittents, la barre fatidique des 43

cachets, socle minimal ouvrant droit aux allocations chômage. Depuis douze ans, Julien Touery a perdu le statut deux fois. « *La dernière, c'était il y a trois ans, quand j'ai quitté Toulouse pour suivre ma femme qui avait trouvé un travail à Poitiers. Elle est libraire, le secteur est en crise, on n'avait pas trop le choix. J'ai dépensé toutes mes économies, le temps de me refaire un réseau.* » De se faire une raison, aussi, en acceptant ce qu'il avait toujours refusé : le piano-bar. Deux fois par mois, l'adepte du jazz libre s'installe derrière le demi-queue des Archives, un restaurant chic du centre de Poitiers, et enchaîne les standards. Avec un contrebassiste ou un saxophoniste, c'est selon. « *Jamais seul, je n'aime pas ça.* » Il allume une cigarette. « *Il y a cinq ans, j'aurais trouvé ça dégradant. Ce que j'aime c'est créer, improviser avec la plus grande liberté possible, composer. J'ai découvert que ça m'était utile. Pour faire mes cachets et nourrir mon enfant, bien sûr. Mais aussi parce que chaque style nourrit l'autre. Pas pour s'inspirer ou imiter, au contraire, pour retrouver la fraîcheur.* » Comme un périple à l'étranger aide à redécouvrir son pays. Alors Julien Touery voyage, arpente l'histoire du jazz, puis rentre chez lui. Il slalome entre les peluches et le gros ballon bleu laissé par son fils, s'installe au piano du salon ou à l'étage, sur le clavier électrique. Et il compose. A cette seule évocation, son visage s'illumine : « *C'est la vie que j'ai choisie, et elle est géniale.* »



FRÉDÉRIK,
PETITE MUSIQUE
FAMILIALE

Piano désaccordé, saxophone couché dans sa boîte, basse rangée dans un coin... Mais la musique est toujours là. Comment oublier cette séduisante compagne lorsqu'on a été le tout premier inscrit de la 6^e jazz ?

Au téléphone, Frédéric K'Delant nous avait rassuré : « *Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est la seule maison sans grillages et sans clôtures... Je n'ai pas encore eu le temps de les installer.* » Pas sûr, du reste, qu'il s'y mette tout de suite. Trop de travaux encore à réaliser dans la maison. Et puis au lotissement Chante-Grenouille, à Plaisance (Gers), on peut compter sur les voisins. « *Il y a ma grand-mère maternelle, ma grande-tante, ma tante maternelle, de l'autre côté mes parents, mon grand-père paternel.* » Sans oublier le « nouveau copain » de la grand-mère, adoubé il y a quelques années, qui a construit son propre pavillon. Tous collés les uns aux autres. « *Le seul intrus, ici, je le connais bien : c'est mon chef au boulot.* » Autant dire qu'au travail, avec la copropriété ou pour garder les enfants, Frédéric K'Delant n'a pas de problèmes.

« POUR LE PRINCIPE »

« Une vie tranquille », jure-t-il. Une femme, deux enfants, un chien sommeillant sur le tapis et une chatte, qui, l'œil humide, réclame à travers la baie vitrée le droit de se protéger de ce mois de mai pourri. « *Elle a volé une*

tranche de rôti, elle est punie. Ça ne sert à rien, je sais, elle a 7 ans, elle n'apprendra plus, mais c'est pour le principe. » Certes, les horaires ne sont pas faciles. Tourneur-fraiseur chez un sous-traitant d'Airbus, à Nogaro, à vingt minutes de là, Frédéric K'Delant – « *On dit Ker Delant, c'est breton, mais je n'ai jamais mis les pieds en Bretagne* » – travaille neuf heures par jour, quatre jours par semaine. De 5 heures à 14 heures ou de 14 heures à 23 heures, plus quelques heures supplémentaires. « *C'est un peu fatigant, mais l'ambiance est bonne. Ça fait sept ans que je suis là et je n'y vais jamais à reculons. Je suis sur un tour à commande numérique. Je règle la machine, je vérifie les séries, j'atteste la conformité. Et comme je suis passé chef d'équipe, je forme les nouveaux. Ça pourrait être pire. Je ne me prends pas la tête et je m'occupe de mes enfants.* »

PIANO DÉSACCORDÉ, BASSE EMPOUSSIÉRÉE

Ce mardi après-midi, les deux garçons sont à l'école. Frédéric a donc un peu de temps pour lui. Ou plutôt pour nous. A 16 heures, il doit quand même conduire l'aîné chez l'orthophoniste. « *Il est aussi suivi par un médecin homéopathe, comme son frère et sa mère. Ma femme est beaucoup dans les médecines*

douces, vous avez dû remarquer. » Dans la bibliothèque du salon, deux rayons naviguent entre bien-être et thérapies naturelles, spiritisme et spiritualité. « On mange bio, ma femme jardine avec la lune. Moi je ne mets pas le nez dedans, je la laisse faire. » Collé contre le mur, près de l'entrée, un piano. « Il n'est pas accordé », s'excuse Frédérick. Un peu plus loin, dans un renforcement du salon, à côté du rameur d'appartement, une basse électrique prend la poussière. « Le sax est dans sa boîte, je n'y ai pas touché depuis des années. Mais la basse, je ne la range pas. Je trouve ça joli et, un jour, je reprendrai. »

LE PREMIER À S'INCRIRE EN 6^e JAZZ

C'est que pendant sept ans, la musique a été la grande affaire de sa vie. Une histoire commencée par hasard, en fin d'école primaire. A la maison, ni son père, ambulancier, ni sa mère, ex-employée des postes au chômage, ne pratiquent ni même n'écourent assidûment de la musique. Pourtant, quand Frédérick présente le prospectus annonçant la création d'une classe de jazz au collège de Marciac, la famille n'hésite pas. « Je crois qu'on a été les premiers à retourner l'inscription. Le principal m'a demandé si je voulais être interne. Mes parents avaient deux autres enfants, il n'y avait pas de bus direct, et ça arrangeait le principal car il fallait lancer l'internat. On a dit oui. » Le reste ressemble à un épisode de Harry Potter, les méchants en moins. Une bande de gamins solidaires, curieux, enthousiastes, choyés

par l'administration, chouchoutés par les profs. Les enseignants des matières traditionnelles apprécient cette classe un peu particulière dont la création a sauvé l'établissement.

« MÊME LES COURS DE SOLFÈGE ÉTAIENT BIEN »

Les deux profs de musique savourent, de leur côté, « une expérience unique », comme le répète en boucle, vingt ans après, l'un d'eux, Jean-Michel Cillaire. « Même les cours de solfège étaient bien, sourit Frédérick. Ma mère m'avait toujours dit que le solfège, c'était pénible. Elle en avait fait un peu. Là, pas du tout. On l'abordait en même temps que l'instrument et de façon ludique. Cela semblait naturel. » Trois ans de saxophone, puis Frédérick bifurque vers la basse. Il adopte l'instrument avec facilité. Ce qui lui vaut d'être adoubé dans le groupe de jazz fusion créé par le plus talentueux de la bande, le saxophoniste Emile Parisien. « On jouait beaucoup, après les cours, le soir, dès qu'on pouvait. » Des concerts, des voyages. Une double vie qu'il poursuit au lycée de Mirande. Inscrit en section littéraire, option musique, il fait beaucoup de musique, un peu moins de lettres. Il décroche néanmoins son bac, sans accroc.

DÉTOUR PAR LE CASINO

Une carrière de musicien ? « Non, je n'étais pas assez doué. » Lui souhaite plutôt « travailler avec les enfants ». « Je pensais à l'orthophonie, poursuit-il, la voix douce. J'avais repéré une école à Toulouse. La conseillère d'orienta-

*tion m'a dit qu'il fallait d'abord faire un Deug. C'était faux mais je n'ai pas vérifié. Je me suis inscrit en fac d'anglais à Pau. J'y suis resté six mois. » L'orthophonie toujours en tête, Frédéric décide de travailler un peu, de quoi payer ses études futures. Ainsi pousse-t-il la porte du casino des Thermes de Barbotan, à la limite du Gers et des Landes. L'établissement cherche des croupiers. Frédéric tente sa chance et décroche ce qu'il pense être le gros lot. Deux mois de formation pour connaître les règles, le vocabulaire, la présentation. Convoqué par les Renseignements Généraux pour l'entretien réglementaire, il franchit l'obstacle sans mal et reçoit l'agrément. Le voilà affecté dans le saint des saints : roulette et black jack. « *L'univers est attirant, le travail sympa quand il y a du monde. Mais les conditions... Cinq nuits par semaine sans tarif de nuit, les jours fériés tous travaillés, week-ends, Noël, 31 décembre... Habillé en croque-mort tous les soirs : le costard avec les poches cousues, le noeud-papillon mais pas la cravate car on pourrait cacher des jetons dans le revers. Et des caméras partout.* » Le salaire ? « *Le smic, 900 euros à l'époque.* » Les pourboires ? « *On ne les touche pas. On dit 'pour le personnel', ça fait partie du folklore, mais en vérité c'est pour le casino.* » Mais le pire est encore ailleurs.*

« JOUER SEUL, C'EST DIFFICILE »

Parmi les employés, Frédéric a rencontré sa future femme. « *Collés dans la même pièce toutes les nuits, ça créé des liens. Ça nous a pris un an, quand*

même. » Les deux tourtereaux aimeraient avoir du temps ensemble, une vie sociale. Impossible. « *La patronne s'arrangeait pour qu'on n'ait jamais les mêmes jours de congés.* » Encore un an et ils démissionnent. « *Il m'a fallu dix-huit mois pour retrouver un vrai travail. Des moments difficiles mais je ne regrette pas.* » Aucun regret. Pas le genre de la maison. Du reste, que devrait-il regretter ? Il aime son travail. Lui qui se dit « *très famille* » est copieusement servi. Amoureux de sport, il a monté un club de tennis de table et participe chaque semaine aux compétitions locales. La musique, peut-être ? « *Depuis le lycée, je n'avais plus de basse. J'en ai racheté une il y a quatre ans. J'ai repris un peu, mais il y avait la maison à construire. Et puis jouer seul, c'est difficile. J'ai arrêté.* »

UN TOUR À JAZZ IN MARCIAC

Peu importe. Il se rattrape en écoutant. Beaucoup de musique, tous genres confondus. Variété, blues, rock. « Du classique aussi, ma femme m'a appris à apprécier. » Et du jazz. Chaque été, la famille va faire un tour au festival Jazz in Marciac. « *Aux concerts du off, pas au chapiteau : les places sont trop chères et les enfants ne tiendraient pas en place.* » Il y a deux ans, il a failli s'y résoudre. « *On était venus se balader et je vois sur l'affiche qu'Emile passait le lendemain au chapiteau. Je ne l'avais pas revu depuis le collège. Mais on était pris. De toute façon, c'est une vieille histoire.* »



LUCIE,
POUR TOUT L'ART
DU MONDE



Désormais potière dans l'Aveyron après neuf ans passés à l'étranger, Lucie Brisson a développé dans la classe de jazz de Marciac le goût des chemins non balisés. Une expérience « essentielle » pour cette artiste aux mille talents.

Les mots s'enchaînent, fluides, précis. Une rivière de mots qui semble suivre tranquillement son lit à travers le paysage de sa pensée. Lucie Brisson parle. Elle parle de matière, de grain, de couleurs. Du toucher d'une tasse contre la lèvre, de la sensation d'une anse entre les doigts. Des six variétés de terre qu'elle vient de recevoir, blocs sous plastique entassés au fond de l'atelier, et du four, qui devrait arriver dans trois semaines. *« Je ne suis là que depuis un mois, je ne peux encore rien cuire, je suis en phase de production. »* Derrière elle, sur des étagères de fortune, des assiettes, des tasses, des pots sèchent à l'air libre, en attendant les 1 200 °C qui leur donneront leur forme définitive. La potière attrape une soucoupe, rectifie une bordure, appose sa signature, sans s'arrêter de parler. Pour une fois qu'elle a des visiteurs...

NEUF ANS À L'ÉTRANGER

Soudain, le flot de paroles bute sur un obstacle. Lucie s'excuse. *« Ce terme, je ne le connais qu'en anglais. Avec les potiers d'ici, je me sens parfois un peu ridicule à ignorer tant de vocabulaire.*

L'autre jour, l'un d'eux m'a demandé si j'allais faire des engobes. Il m'a fallu un moment pour comprendre ce que c'était. » On avoue son ignorance. *« Ce sont des décorations ajoutées sur un objet avec de la terre liquide. Il aurait dit « slip » en anglais, j'aurais tout de suite su. Mais c'est vrai aussi pour des mots plus simples. En anglais, on appelle toutes les pièces « pot », un terme générique. J'utilise le même mot en français mais je ne sais pas si c'est correct. Ma mère trouve que ça sonne pauvre. »* Neuf ans et la totalité de sa formation professionnelle passés à l'étranger laissent forcément quelques traces. Irlande, Japon, Corée, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Lucie n'est rentrée en France qu'en janvier. En avril, elle dénichait cet atelier, dans le pôle des métiers d'art de Sauveterre-de-Rouergue, beau village médiéval du plateau du Ségala, dans l'Aveyron. *« Un vrai luxe, 48 mètres carrés, je me serais contentée de moins. Et mon appartement donne sur la place centrale. Quand je me réveille, j'ai l'impression d'être dans un village de Playmobil. »* Elle a dit le dernier mot à l'anglo-saxonne, en prononçant le « y ». Ainsi va Lucie Brisson. Un mille-feuille où se croisent les pays, les histoires, les passions. Avec, au coeur, une expérience « essentielle » : Marciac et sa classe de jazz.

EPOPÉE

La jeune fille a 11 ans lorsqu'elle débarque dans le bourg du Gers. Pour elle, qui a grandi dans un village de 300 habitants au pied des Pyrénées, le déplacement tient de l'épopée. Certes, Lucie a un peu tâté de la flûte traversière, et sa maison au milieu des forêts de Comminges lui a offert d'autres terrains d'aventure. Mais partir comme interne, à 120 km de là, au nom d'une musique, le jazz, dont elle ignore à peu près tout... Heureusement, il y a Violette, son amie, la fille de la maîtresse, seule autre CM2 de l'école à classe unique du village. Les parents ont pensé qu'ensemble les filles s'épauleraient. *« On en parlait tout le temps. On imaginait... Je me souviens de l'excitation quand on a reçu le papier disant qu'on était reçues. Et quand on a su qu'il fallait acheter une housse de couette. On n'avait jamais eu de couette. »* Pour Lucie, la classe de 6^e tient de l'odyssée. *« Nous sentions que nous inventions quelque chose. Les profs étaient comme nous, ils apprenaient. Cette expérience, cette attention, cette liberté étaient grisantes. D'autant que tout se faisait de façon ludique. Tout était joyeux. J'avais toujours aimé l'école mais, là, ça prenait une autre dimension. »* Ses camarades, ses professeurs observent son éclosion, médusés. Vingt ans après, pas un qui ne mentionne sa maturité, son intelligence.

Le saxophone est un coup de foudre, le jazz une révélation. *« Je suis devenue une fan, je me suis épanouie dans cette musique, l'improvisation, la créativité qu'elle suscitait. Et puis, grâce à elle, nous voyagions partout en France pour donner des concerts. Des gens du monde entier invités à Marciac venaient nous parler, à nous. »* Deux ans plus tard, sa soeur suivra le même chemin. Elle est aujourd'hui contrebassiste. Lucie, elle, bifurque une première fois en fin de 2^{de}. Inscrite en lettres option musique, elle se découvre une passion pour les arts plastiques. L'élève brillante n'a guère de mal à convaincre l'administration de la laisser changer de section. De toute façon, les professeurs l'imaginent écrivaine, au pire journaliste. Ils la poussent vers les classes préparatoires. Elle résiste et entre à l'École Supérieure des Arts Appliqués, à Paris, puis à la prestigieuse école Estienne, où elle obtient son diplôme de graphiste.

LE CHOC DE LA POTERIE

L'heure pour elle de faire une pause. Une année de volontariat dans une ferme en Irlande, de quoi revenir avec les idées claires, pense-t-elle. Sauf qu'à la faveur d'un atelier Lucie découvre la poterie. Nouveau choc, nouveau virage. *« Quelques mois plus tard, j'étais inscrite aux Beaux-Arts de Cork, j'avais un copain irlandais, trois petits boulots pour vivre... »* Elle y restera quatre ans, avant de reprendre la route, d'abord pour le Japon, pays des maîtres de la céramique, puis, après un crochet en Grande-Bretagne, vers les Etats-Unis, où elle perfectionne sa technique de cuisson au bois. *« C'est important, le mode de cuis-*



son ? », demandons-nous à la jeune femme. Elle sourit, quitte le siège du vieux tour à pied, acheté sur le site Le Bon Coin et rapporté du mont Ventoux, et va chercher deux pots sur la petite étagère de présentation. Le premier est net, clair, agréable. Le second est plus irrégulier, plus sombre. Plus profond surtout. Moucheté par endroits, zébré à d'autres, comme marqué par la vie. « *Les Japonais appellent ce côté le visage du pot.* » Et Lucie, le doigt sur les traits, de raconter l'histoire de l'objet, sa place dans le four, la façon dont il était posé, le chemin emprunté par les flammes, les projections de cendres... Les yeux brillants, elle décrit les sept jours et huit nuits de cuisson, les stères de bois consommées pour atteindre finalement les 1 280 °C requis. « *Au début, on a peur d'approcher du feu. A la fin, on plonge le bras dans les flammes en oubliant le danger. Pourtant, c'est un vrai dragon. Il faut le nourrir toutes les trois minutes.* » Autant dire que les potiers se relaient pour tenir la distance, dans une épreuve collective qui n'est pas sans rappeler à Lucie la « *solidarité* » éprouvée à Marciac. Une force intense, profonde, muette souvent. Comme à la rentrée de 3^e, lorsque Lucie est revenue en classe après plusieurs mois d'hospitalisation pour une grave crise d'anorexie.

LA LIBERTÉ DE PENSER ET D'AGIR

Cet épisode, Lucie l'a d'abord tu lors de notre rencontre. Puis elle nous a écrit pour en parler, évoquant « *la force du groupe* », l'accord « *tacite* » passé pour n'en point parler. « *Ça a peut-être été ça d'ailleurs, plus que tout, qui m'a aidée à aller de l'avant,*

ce sentiment qu'ils étaient tous prêts à me laisser revenir parmi eux et vivre sans me coller une étiquette dessus ou m'accabler en me faisant sentir à quel point ma maladie avait été dure pour tout le monde autour de moi, ce dont je ne doute pas. » Vingt ans après, la jeune femme en est convaincue : ces quatre années de collège ont aiguillé sa vie. « *Explorer sa créativité, être en confiance, ne pas se bloquer quand ça ne vient pas, mais poursuivre, chercher patiemment... Tous ces préceptes qu'on nous enseignait, je les ai transposés et ils nourrissent encore ma pratique artistique.* » Elle réfléchit quelques instants. « *Aimer les chemins non balisés, aussi. C'est ça le jazz, cette liberté de penser, d'agir. Considérer les imprévus non comme des dangers, mais comme des opportunités à saisir. Ce n'est peut-être pas l'idéal pour se poser, mais ça donne du sens à la vie.* » Lucie Brisson a pourtant cessé ses pérégrinations et trouvé quelques raisons de se poser dans son Sud-Ouest natal. « *Retrouver la lumière et profiter de ma mère pendant qu'elle est encore jeune* », résume-t-elle. Certains jours, la gaieté et l'énergie des Anglo-Saxons lui manquent. Leur engouement pour la poterie, aussi. « *Ici, tout est à rallumer, c'est difficile pour quelqu'un qui s'installe* », dit-elle. Elle sourit : « *En même temps, c'est ce qui est excitant.* » Elle a vendu son saxophone il y a longtemps et ne le regrette pas, mais elle envisage de reprendre la flûte traversière et le chant. Son nouveau compagnon est pianiste de jazz.



**AUDE, GWLADYS ET LAURE,
LE TRIO DE MARCIAC**



« Les trois plus mauvaises élèves de la classe » ? L'opinion de ces amies inséparables n'engagent qu'elles. Une chose est sûre : quand Gwladys, Aude et Laure évoquent le collège de Marciac, les excellents souvenirs se ramassent à la pelle...

Elles sont installées côte à côte, sourire aux oreilles, derrière la grande table du salon. Laure Vignaux, Gwladys Laforge et, dernière arrivée, Aude Sirvent. En entrant, Aude a éclaté de rire. « *Vous vous êtes habillées starlettes, les filles !* » Gwladys, robe noire moulant son ventre rond de huit mois, n'a pas répondu. Laure, ensemble sombre, bijoux et maquillage soignés, a protesté : « *Tu sais bien que je suis toujours comme ça.* » « *Oui... enfin, pas à ce point.* » Deux décennies que ça dure. Que les trois meilleures amies du monde se taquinent, se cherchent, se trouvent. Vingt ans qu'elles s'amusent, qu'elles partagent secrets et mensonges, au risque de trop se connaître. Sur la photo de classe de la 6^e jazz du collège de Marciac, en 1993, le triangle est déjà formé : Gwladys, la plus grande, lourdes lunettes, cheveux aux épaules, visage d'adolescente trop vite éclose ; à sa droite, Laure, et assise devant elle, Aude, mêmes cheveux courts, mêmes mines enfantines. Vingt ans plus tard, les deux dernières ont peu changé ; la première est méconnaissable, épanouie.

MÉTAMORPHOSE PAR LE JAZZ

« *J'étais très inhibée, complexée. La classe de jazz m'a donné de l'assurance* », admet Gwladys. Sa mère, chez qui la rencontre a été organisée, à Marciac, parlera un peu plus tard de « *métamorphose* ». Un bébé passe de bras en bras. Suivi d'un garçonnet, qui teste le confort des trois paires de genoux. Difficile de repérer encore qui est à qui. Les trois amies découvrent les photos prises à l'époque par Pascal Dolémieux. Les cris fusent. « *Tu te souviens d'elle ? Elle mentait tellement que quand elle nous a dit qu'elle avait le ver solitaire, personne ne l'a crue.* » « *Et lui, Laure, tu dois te rappeler, le concours de pointus au fond du bus ?* » Les deux visiteurs confessent une petite faiblesse de vocabulaire. « *Vous connaissez pas les pointus ? Vous venez d'où ?* » Gloussement général. Aude reprend : « *Le pointu, c'est sans la langue. Quand on rentrait des concerts, en bus, on se mettait tous au fond et on chronométrait le plus long baiser. Laure avait battu le record. Avec qui, déjà, tu te sou-*

viens ? » Laure s'empourpre : « *N'importe quoi !* » « *Ca va, Laurette, il y a prescription.* » La machine est lancée. Les souvenirs se bousculent.

« LES OISEAUX ARRÊTAIENT DE CHANTER »

A commencer par les discussions familiales avant l'inscription en 6^e jazz. « *J'avais fait un peu de piano classique, je ne connaissais pas le jazz, mes parents n'en écoutaient jamais, mais ça me disait,* raconte Laure. *Pourquoi ? Sûrement parce que je ne savais pas combien j'allais souffrir dans les impros.* » « *Moi, je jouais déjà du saxophone à l'harmonie de Vic-Fezensac,* enchaîne Laure. *Mais au carnaval précédent, des filles s'étaient moquées de moi. Alors c'était tout plutôt que le collège de Vic.* » Gwladys réfléchit : « *Ma mère travaillait déjà au festival Jazz in Marciac. Il y avait cette possibilité, je n'étais pas très bonne à l'école. On s'est dit que ça pourrait me motiver.* » En quelques semaines, le trio est formé. A l'école, elles ne se quittent pas. Laure, la meilleure élève, met vite ses copies au service de ses deux camarades. Elles se retrouvent à la danse. En musique aussi où, à les écouter, elles sont « *les trois plus mauvaises élèves de la classe* ». Et tant pis si, vérification faite, elles se vantent un peu. « *Dès qu'il fallait improviser, j'étais paralysée* », se souvient Laure, qui en transpire encore. « *Moi, j'essayais,* poursuit Gwladys, *mais c'était la fanfare aux canards. Les profs étaient patients, ils m'encourageaient. Mais*

à la maison, les oiseaux arrêtaient de chanter. » « *Chez moi, le chien se mettait à hurler,* rit Aude. *C'était mon prétexte pour ne pas travailler. J'ai fait illusion les premières semaines, parce que j'étais la seule à avoir un sax, mais les autres m'ont vite dépassée.* »

« BRONZETTE ET PULCO CITRON »

Peu leur importe, en vérité. L'essentiel est ailleurs. Le principal du collègue n'a-t-il pas proclamé, dès le premier jour de scolarité, que la musique n'était qu'un moyen de leur ouvrir l'esprit ? « *Je n'avais jamais quitté mon village,* insiste Laure. *Les sorties, les concerts, les représentations, l'attention qui nous était portée : ce sont ces à-côté qui comptaient.* » Les rencontres de quelques grands hommes, aussi, tel le trompettiste Wynton Marsalis, parrain de la promo, qui chaque année, au prétexte de musique, livre une véritable leçon de vie. Les copains de classe, surtout, un groupe « *uni* », « *solidaire* », à l'intérieur duquel elles trois se sont mutuellement élues. Inséparables. Après la classe ou le week-end, les unes vont chez les autres. « *Ici, chez Gwladys, le menu c'était bronzette et Pulco citron,* se souvient Aude. *On s'amusait aussi à laver la Lada de son père.* » Pendant les vacances, toutes les occasions sont bonnes pour se retrouver. Et durant la première quinzaine d'août, chaque année, Jazz in Marciac leur tient lieu de feu d'artifice. De la musique, elles n'ont guère de

souvenirs. Mais du stand de glaces, qu'elles tiennent à partir de la 5^e, ou encore du camping de nuit, pendant la quinzaine du festival, elles connaissent chaque détail.

« RACONTE-LUI NON, VAS-Y »

Les années passent, les premières amours, les premières cuites. Les premières grandes décisions, aussi, dès la fin du collège. Laure opte pour la voie générale, puis une filière scientifique. Aude choisit un lycée agricole, suivi d'études supérieures d'agronomie. Gwladys écoute sa passion pour la cuisine et entre à l'école hôtelière. « *On s'est consultées, insiste Aude, comme à chaque moment important de nos vies. Les changements de cap professionnels, les ruptures amoureuses, j'ai besoin de leur soutien et de leur avis.* » « *La couleur des peintures, aussi, rigole Gwladys. On n'a pas les mêmes goûts mais j'ai besoin de leur demander.* » Laure enchaîne: « *On prend toujours conseil mais on n'écoute jamais.* » Un silence soudain s'abat sur le groupe. Plus personne ne rit. Juste des sourires gênés. Laure et Gwladys se regardent. « *Raconte-lui* », souffle la première. « *Non, vas-y* », répond son amie. Laure prend sa respiration : « *Pendant deux ans, on a cessé de se parler, Gwladys et moi. Une histoire de garçon. J'avais demandé son avis, elle avait été franche, je l'ai mal pris, on s'est fâchées. J'ai fini par lui écrire pour qu'on se rapproche.* »

Aude réchauffe l'atmosphère : « *Et moi, j'étais la Suisse.* » Ou encore la Croix-Rouge, comme lors de ce Jour de l'an sinistre à Eugénie-les-Bains. « *Gwladys travaillait chez Michel Guérard, c'était très dur, elle était déprimée. J'ai fait la route jusque là-bas pour qu'elle ne soit pas seule après son service.* » Réplique immédiate de Gwladys: « *Et quand tu m'as appelée en pleurs parce que ton mec venait de te larguer? Je t'ai tout de suite rassurée, le mien était parti la veille.* »

UN PARFUM PARTICULIER

Chacune a depuis suivi sa route. Laure, éternelle bonne élève, est ingénieur chez Alstom à Tarbes. Aude, qui rêvait d'être « *garde-chasse à cheval avec un arc pour ne pas porter d'arme à feu* », enseigne l'agronomie et partage, avec son compagnon, la conduite d'une exploitation agricole près d'Auch. Après plusieurs expériences difficiles dans la restauration, Gwladys a changé de voie et gère les approvisionnements d'un supermarché vers Montauban. Toutes les trois ont arrêté la musique. Elles en écoutent beaucoup, mais peu de jazz. Pourtant cette classe de 6^e et son fameux atelier d'initiation conservent pour elles un parfum particulier. Du reste, Aude garde, jusqu'à aujourd'hui, la feuille de route d'un des multiples concerts donnés à l'époque. « *Je l'ai trimballée partout, je ne sais jamais où le ranger, alors il réapparaît tout le temps.* » Elle sourit : « *C'est mon gri-gri* ».



**GABRIEL,
DE L'OREILLE
ET DU NEZ**



Curiosité, persévérance, rigueur, goût du travail d'équipe et sens de l'improvisation... Scientifiques et musiciens de jazz partagent bien des valeurs. Foi de Gabriel Lepouze, chercheur en neurosciences à l'Institut Pasteur.

Ne dites pas à Gabriel Lepouze qu'il est un génie. À moins que vous teniez absolument à lui faire perdre le sourire. Ses amis de collège et de lycée peuvent bien multiplier les anecdotes, lui hausse les épaules. « *En dehors des sciences, je n'ai jamais été spécialement brillant et, en dictée, j'étais minable.* » Ça tombe bien : Gabriel Lepouze n'est pas correcteur au Monde mais chercheur à l'Institut Pasteur. Sa spécialité ? Les neurosciences. Ce jeune homme de 29 ans à l'air juvénile étudie plus précisément les neurones qui commandent l'odorat.

« LES NEURONES REPOUSSENT »

Passionnant, l'odorat. À première vue, un sens secondaire, en tout cas chez nous autres, humains, depuis que nous avons décidé, il y a bien longtemps, de nous tenir sur nos deux jambes. Pourtant, la compréhension de l'olfaction aimante des nuées de chercheurs à travers le monde. C'est en effet en étudiant la zone du cerveau qui commande les papilles nasales que les scientifiques ont démontré l'impensable : « *Les neurones repoussent.* » Gabriel prononce la phrase l'air de rien, sûr de son effet. La veille, une brochette de chefs d'en-

treprise triés sur le volet pour visiter son laboratoire ont écarquillé les yeux lorsqu'il a lâché sa bombe intellectuelle. Aujourd'hui, même succès. Il enchaîne. « *Du moins dans deux zones du cerveau bien identifiées : le système olfactif et l'hippocampe, qui active la mémoire et permet de se situer. Comprendre la façon dont les neurones se régénèrent permettrait de traiter des maladies comme Alzheimer ou Parkinson. Or il se trouve que, chez les souris, 3 000 neurones repoussent chaque jour dans l'hippocampe, 30 000 dans le système olfactif. Alors moi, j'étudie l'odorat de la souris.* » Assis sur le canapé mauve qui jouxte la machine à café du labo, le jeune homme s'anime. Il explique : les dizaines de souris stockées sous haute protection au sous-sol du bâtiment voisin ; les expériences d'activation des neurones sur les animaux vivants au moyen d'une nouvelle technique, appelée « optogénétique » ; le contrôle au microscope sur le cerveau des animaux morts. « *De la cuisine, explique-t-il. Mais aussi de l'improvisation et de la curiosité. Et ça, je l'ai découvert à Marciac.* »

À L'AFFÛT D'UN DÉTAIL

Lors d'une première rencontre, un mois plus tôt, Gabriel avait manifesté quelques doutes quant à l'influence directe de son passage dans la classe de jazz du collège de Marciac sur sa vie

professionnelle. « *Dans mon travail, avoir grandi à la campagne et bricolé toute ma vie a eu beaucoup plus d'importance* », affirmait-il. Mais, « *après réflexion* », il corrige : « *Je dois sans cesse m'adapter, être à l'affût d'un détail et réagir. En un mot improviser.* » Or l'improvisation, le brillant gamin du village de Laguian-Mazous (Gers), 203 habitants, à 20 km de Marciac, n'a pas la moindre idée de ce que cela signifie lorsqu'il débarque au collège, en septembre 1993. Sa grand-mère lui a appris le nom des notes ; ses parents lui ont vaguement transmis leur goût pour la musique classique et les standards du rock'n'roll. Mais le jazz, personne n'en écoute à la maison. Peu importe, en vérité : la famille a d'autres soucis. Depuis quelque temps déjà, il semble clair que pour accueillir le petit - il l'est vraiment à l'époque, et le restera longtemps -, son année d'avance et ses notes stratosphériques, le collège du coin ne sera pas adapté. Le prospectus annonçant le lancement de ce projet expérimental semble tomber du ciel. Gabriel interrompt son récit. Devant la machine à café, trois hommes devisent à haute voix en anglais. L'un affiche sans complexe son accent français, les deux autres semblent venir de contrées lointaines, comme 70 % des chercheurs du département, Américains, Argentins, Grecs, Allemands... Le jeune homme attend un instant que nous retrouvions notre attention. Il reprend : « *J'ai découvert l'impro, ses règles, ses difficultés, et le plaisir immense que l'on éprouve quand ça marche. J'ai découvert aussi que jouer devant d'autres gens m'inspirait, que*

j'étais meilleur en classe que seul à la maison, et meilleur sur scène qu'en classe. Surtout, j'ai éprouvé le bonheur de jouer à plusieurs. En sciences, on parle de travail en équipe... »

EXTRÉMISTES

Un groupe dans lequel certains s'imposent. « *La musique rebattait toutes les cartes. Les bons à l'école n'étaient pas forcément les meilleurs en musique.* » Lui devient pourtant vite la référence au piano. Il est doué et, en plus, il travaille. Ses parents ont compris et acheté un instrument. Insuffisant pour lui. « *Le travail le plus important, c'était en groupe qu'il se faisait. Or les copains internes se retrouvaient après l'école pour jouer, moi, je devais rentrer chez moi.* » Il demande donc à intégrer l'internat en 5^e. Expérience qu'il interrompt l'année suivante : « *C'était trop intense. Le week-end, quand je rentrais chez moi, je fondais en larmes. On était devenus des extrémistes. Ma petite soeur, je me foutais d'elle parce qu'elle écoutait les Rolling Stones...* » Le gamin se livre à corps perdu, multiplie les découvertes qui, à l'écouter, sont autant de « chocs » : l'album mythique de Miles Davis, *Kind of Blue* (1959), en 5^e ; puis, l'année suivante, le morceau *Cantaloupe Island* (1964), de Herbie Hancock. « *Je me souviens, le prof a appuyé sur « play », et là, le frisson. Le jazz, ça pouvait aussi être ça.* » Le pianiste américain, caméléon capable de passer du jazz classique au funk, devient son modèle. Gabriel copie son style, reproduit

ses solos. « *Sauf que pour y arriver, il faut de la persévérance.* » Il s'arrête. Son oeil brille. « *Tiens, ça aussi, la persévérance, on pourrait dire que je l'ai apprise là-bas. En tout cas, c'est un point commun entre les sciences et la musique. Et la rigueur : en musique, c'est obligatoire si vous voulez jouer en groupe. Le résultat, vous le voyez tout de suite. En sciences, ça peut prendre des années...* » Sciences, musique. Entre les deux, son coeur balance un peu. Mais l'adolescent mesure la difficulté d'une carrière de musicien, alors qu'en sciences tout semble si facile. « *En 1^{ère}, Gaby était déjà meilleur que les profs, surtout en physique* », s'amuse encore aujourd'hui Julien Touery, qui, nettement moins brillant en classe, est devenu pianiste. Gabriel, lui, suit la voie royale. Classes préparatoires, Ecole Normale Supérieure, agrégation de biologie, doctorat et enfin l'Institut Pasteur. Cette trajectoire rectiligne a bien connu quelques accidents. En mai, pour la seconde fois, il a échoué au concours de recrutement du CNRS. Avec deux places pour 170 candidats, la concurrence était plutôt rude. « *La moyenne d'âge frisait les 35 ans et les élus avaient des CV meil-*

leurs que les membres du jury. C'est le jeu. On y va une fois, deux fois, on se fait connaître, il faut être patient. »

DOUBLE PEINE

Y croire. Toujours. Même lorsqu'un coup du sort semble vous frapper. Il y a dix mois, pendant l'accouchement de sa femme, il a été pris d'un malaise vagal. L'arrière de sa tête a heurté le sol. Quand il s'est réveillé, il avait perdu... l'odorat. Une double peine, professionnelle et sensible, pour ce féru d'oenologie. D'autres auraient été catastrophés. Lui sait que « *ça repousse* ». Et de fait, au fil des mois, il a peu à peu retrouvé l'usage complet de son nez. Sur le canapé mauve, Gabriel a baissé le débit de son récit. C'est lui, cette fois, qui a la tête ailleurs. Son regard semble aimanté par deux hommes, manifestement américains, la bonne quarantaine, qui devisent devant le distributeur. « *Celui de gauche...* » Il attend quelques instants que les deux hommes s'éloignent. « *C'est Karl Deisseroth, l'inventeur de l'optogénétique. Dans quelques années, il aura le prix Nobel, c'est une certitude. Un vrai génie.* » Et c'est Gaby qui le dit.



**ADÉLIE DANS SON
« COIN DE PARADIS »**



Une femme entière et libre, quitte à en payer le prix. Mais lorsque l'existence d'Adélie Vernhes lui assène quelques mauvais coups, il y a toujours la musique : « Je crois bien que ça m'a sauvé la vie. »

La petite fille n'a pas hésité longtemps. Dix minutes, peut-être, le temps pour sa mère d'offrir un verre de jus de fruits aux invités. Elle s'est approchée : « *Je peux te montrer ma maison ?* » Il est midi dans cette vallée du Tarn, juste au-dessus de Lavour. Un vent d'hiver balaie les blés de mai. Le froid semble s'être incrusté dans l'ancien poulailler, retapé à la main et meublé à la débrouille. « *J'ai beau mettre des stères de bois dans le poêle, ça ne chauffe pas* », s'excuse la mère. Loumia, 5 ans, n'en a cure. Elle trotte. La fillette passe en revue l'unique pièce de 80 mètres carrés, la cuisine, la table centrale, le grand lit maternel et le coin musique avec le clavier, l'accordéon, la télé et le vieil ordinateur. Elle écarte un rideau, laisse deviner sa chambre, les étagères, le piano-jouet au sol. « *Ça c'est à moi.* » Trois pas en arrière, la voilà face à une surpiqueuse, une machine à coudre pour le tissu et une autre pour le cuir. « *Et ça, c'est à maman.* » Elle se retourne, les yeux brillants : « *Maintenant, je vais te montrer mes animaux. Le chien, c'est Favela. Les deux chats, Kira et Pito.* » D'un regard en coin, elle vérifie qu'on a compris le jeu de mots (Shakira et chapiteau...) « *Le poisson jaune, là, c'est Jaunisse, l'autre c'est Rougeole. En haut, on a des poules.* » Puis elle

nous conduit au garage vers le poussin noir et blanc, les deux lapins et un chinchilla gris. « *C'est très fragile, on en avait deux autres, ils sont morts. Maintenant, tu veux voir mes limaces ou parler à ma maman ?* »

PLUSIEURS ANNÉES DE VIE NOMADE

La maman se nomme Adélie Vernhes. Elle a 31 ans et vit seule avec sa fille dans son « *coin de paradis* ». C'est d'ailleurs la naissance de la petite qui l'a incitée à se poser. Après plusieurs années de vie nomade, elle a cherché un lieu reculé pour y bâtir un nid. « *On a trouvé cet endroit, on a acheté des plaques de plâtre, le reste c'est de la récup'. Son père a fait l'essentiel des travaux.* » « *Maintenant, il habite loin, près de Perpignan* », ajoute la voix flûtée de l'enfant. Le loyer est de 400 euros, à peine plus que l'allocation logement. Il y a peu, le propriétaire a voulu la déloger. L'assignation est arrivée vingt-quatre heures trop tard. Trois ans de répit. « *De toute façon, je résiste. C'est mon caractère. J'ai vécu des trucs durs, j'ai tenu.* » Avant que nous la rencontrions, beaucoup de ses anciens camarades, sans nouvelles, s'étaient inquiétés de son sort. Certains l'avaient vue à Marciac, il y a longtemps, le teint pâle, profitant

du festival pour vendre à la sauvette des jupes en cuir. D'autres avaient entendu dire qu'elle vivait en squat. Elle sourit : *« Ils se sont toujours posé des questions. La plupart étaient des têtes. Je n'avais que le dessin et la musique pour me hisser au-dessus de la moyenne. Mais ils ne m'ont jamais tenue à l'écart. »*

REFUS DES CONTRAINTES ET DES DEVOIRS

Elle qui toute sa vie a détesté l'école conserve un souvenir presque doré des quatre années de collège. *« Les cours traditionnels, c'était comme partout ailleurs. La prof de maths criait sans cesse. Elle lançait le tampon effaceur à travers la classe sur les élèves. Un garçon qui avait les cheveux longs, elle l'a appelé toute l'année mademoiselle. D'autres étaient parfois brutaux. Je n'étais pas facile, on m'avait un peu en grippe. »* A 11 ans, la fille du carrossier anar du village défend déjà son droit à la liberté. Elle refuse les contraintes et les devoirs *« quand ils sont stupides »*. C'est-à-dire souvent. Elle juge la journée de collège assez longue pour ne pas s'imposer des heures supplémentaires à la maison. Elle prend la parole quand elle a quelque chose à dire, refuse de répondre quand on l'interroge. Les profs apprécient moyennement. Les parents de ses camarades redoutent sa mauvaise influence. Les adolescents, eux, aiment sa fantaisie et lui font une place.

LA MUSIQUE, « LA GRANDE HISTOIRE DE MA VIE »

D'autant qu'il y a la musique, *« la grande histoire de ma vie »*. Son imagination, sa spontanéité trouvent, là,

un terrain fécond. Chez son père, elle avait tâté du clavier, en autodidacte. *« Ma soeur prenait des cours, moi, c'était juste au feeling. »* Avec Pierre Carrier et Jean-Michel Cillaire, elle découvre un monde. *« Ces deux profs transmettaient vraiment leur passion. »* Adélie ne se transforme pas pour autant en élève modèle. Là comme ailleurs, elle rejette les épreuves imposées et se fait régulièrement réprimander. Mais peu lui importe. Elle joue, seule, en groupe, devant les autres, sur scène. *« Plus tard, j'ai joué dans la rue. Ça m'a permis de manger. Quand il m'arrive une tuile, je fais de la musique, ça me calme. Aujourd'hui encore. Deux ou trois fois, je crois bien que ça m'a sauvé la vie. »* Car l'existence d'Adélie ressemble davantage à une chanson de Billie Holiday qu'à une comptine pour enfant. En fin de troisième, elle est orientée vers un CAP de sellerie. Direction le lycée professionnel au Mirail, à Toulouse. *« Moi la cancre, j'étais d'un coup première de la classe et déléguée d'établissement. Ils me surnommaient l'intello parce que j'utilisais des mots qu'ils ne connaissaient pas. J'ai découvert la vraie vie. »* Et le squat voisin, où vivent des personnalités *« cabossées, écorchées mais tellement riches »*. Elle passe son CAP, mais ne trouve pas de travail. *« La sellerie de voiture, ma spécialité, était partie en Roumanie. »* Elle travaille un temps avec son père, qui restaure des vieilles voitures, mais l'expérience ne dure pas.

L'HIVER EN SQUAT, L'ÉTÉ DANS LE VIEUX CAMION

Adélie écrase sa cigarette roulée, jette un oeil vers la fillette, qui chantonne, les mains dans l'argile, et se lève pour



réchauffer le déjeuner. *« Je vous préviens, c'est simple. Et il n'y a pas de pain, j'en ai marre de le donner aux poules. »* Elle se rassoit et reprend son récit. Elle a 20 ans, elle fait la route, l'hiver en squat, l'été dans le vieux camion qu'elle a réparé. Sur les marchés, elle joue de la clarinette ou de l'accordéon, jongle. *« Jamais la manche. Mais les gens ne vous regardent pas comme des animateurs de rue, plutôt comme des opportunistes qui refusent de s'intégrer. »* Pour se nourrir, elle récupère les invendus ou fouille les bennes à ordures, derrière les supermarchés. *« J'embarquais des caisses entières, je faisais manger 20 personnes. Jusqu'à ce qu'ils versent de l'eau de Javel dessus. »* Puis arrive Loumia. Elever l'enfant dans ces conditions ? *« Trop de drogue, trop d'alcool, trop de violences, résume-t-elle. J'ai pris une adresse. »* Avec le camion, elle fait un temps les récoltes. Pommes, fraises, asperges, tabac... *« Tout sauf les vendanges. L'ambiance beuverie, pas pour moi. »* De toute façon, sa fille va désormais à l'école. Plus question de s'éloigner plusieurs jours du poulailler familial.

DIX ANS D'ÉCONOMIES

Adélie a revendu son camion. Elle a acheté une caravane où elle entrepasse les pièces de cuir qu'elle continue de fabriquer et de vendre l'été. Et elle s'est inscrite à Pôle Emploi. Elle per-

çoit les 419 euros du revenu de solidarité active (RSA) et se rend tous les trois mois à son entretien obligatoire. *« Ils ne m'ont jamais trouvé un travail. Tout ce que je fais, c'est par une boîte d'intérêt agricole. Récemment, j'ai désherbé des champs de carottes. Là, je mets des étiquettes sur des bouteilles dans une usine. C'est horrible, mais je ne touche pas à mon pécule. »* Son trésor. Dix ans d'économies. De quoi acheter deux hectares et créer sa propre exploitation. Déjà, elle expérimente la « permaculture » (technique économe en énergie et respectueuse des êtres vivants) sur des terres qu'on lui a prêtées. Elle a achevé sa formation de tractoriste, a écrit un projet, qu'elle a montré à une orientatrice. *« Une ferme biologique, touristique et ludique, avec un parcours de démonstration. J'avais peur qu'elle me jette, elle m'a dit que c'était viable. »* Reste un problème : trouver la terre. *« Je suis du Gers. Personne ici ne veut vendre à une étrangère. »* Elle regarde à nouveau sa fille, l'argile lui remonte à présent jusqu'aux coudes. *« C'est ça le monde dans lequel ils grandissent. La jungle, chacun pour soi. Gentil, c'est péjoratif. Baba cool, c'est ridicule, « peace and love », la honte. Vous connaissez l'expression : trop bon, trop con. Mais moi, j'ai appris à être libre, je ne changerai pas. »* Un silence envahit la grande pièce, soudain rompu par une petite voix : *« Non, t'oblige pas maman. »*



NICOLAS,
WEB DESIGNER,
LE TIMIDE SOIGNÉ
PAR LA BATTERIE



Quand le plaisir vient à bout de la peur... Aujourd'hui web designer à Paris, l'inventif Nicolas Lagarde a trouvé au collège de Marciac un remède à sa timidité. Bien mieux que des électrochocs : des solos de batterie.

La dernière fois que nous l'avions vu, il avait 10 ans. Déjà, il avait beau faire, on ne pouvait pas le rater. Le plus blond, sans doute. Le plus grand, c'est sûr. Le plus timide, aussi. Rougissant avant même la première question, il avait quand même consenti à raconter son père ouvrier dans une usine de meubles, sa mère sans profession, et la musique à la maison : « *La radio et puis les chanteurs, Michel Sardou, Alain Barrière...* » Le jazz, l'impro, il les découvraient à peine. Heureusement, il avait auprès de lui ses deux meilleurs copains, Ludovic et Jérôme, qui l'avaient suivi dans l'aventure, à moins que ce soit l'inverse, ce n'était pas bien clair. Vingt ans plus tard, Nicolas Lagarde jure sentir encore ses oreilles chauffer lorsqu'il doit s'exprimer en public – « *surtout en anglais* ».

LOT DE CHANGEMENTS

Son presque double-mètre ne passe toujours pas inaperçu. Mais pour le reste, la vie a apporté son lot de changements. Marciac a vu fermer ses deux fabriques de mobilier. L'une d'elles a heureusement conservé un magasin, où le père de Nicolas travaille désormais à la vente. Sa mère écoute toujours de la chanson, « *mais*

plutôt Julien Clerc ». Quant au blondinet d'alors, ses cheveux ont foncé, il porte la barbe et vit à Paris, au cœur du quartier de la Goutte d'or. Dans le couloir, un vélo de type pignon fixe qu'il a assemblé lui-même. Dans la chambre, une chaise rééditée d'un modèle de Charles Eames. Deux canapés « *un peu trop grands* » dans le salon, il s'en excuse, comme des cartons encore empilés dans l'entrée de l'appartement : « *Je suis là depuis quelques mois, en colocation, je ne vais pas y rester longtemps.* » Dans le coin de la pièce, sous une photo de Lee Jeffries, un petit bureau avec, dessus, un ordinateur et un grand écran. La panoplie du parfait geek branché parisien ? Fausse route, assurément. L'écran, d'abord : un « *instrument de travail* », insiste-t-il.

« JE NE SUIS PAS UN GEEK »

Nicolas Lagarde est web designer. Il conçoit et développe des interfaces pour des sites Internet. Un gestionnaire immobilier veut créer un outil numérique spécifique ? Une agence de publicité souhaite réaliser une campagne sur la Toile ? Un géant de l'électroménager chinois rêve d'un jeu en ligne pour présenter ses innovations ? Il s'exécute, à l'intersection de la technique et de la création. « *J'aime mon métier, je dois constam-*

ment en suivre les évolutions, connaître les nouveaux langages car ce que je faisais il y a quatre ans est aujourd'hui obsolète. On est passé de l'ordinateur à la tablette et au smartphone, avec des outils complètement nouveaux. Mais je ne suis pas un geek. Pas même un informaticien. Cela ne me définit pas. »

DIFFICILE D'OUBLIER MARCIAC

La « branchitude » pas davantage. « *J'aime les belles choses. Je préfère ne rien avoir qu'un objet que je n'aime pas. Mais si je n'ai rien, ce n'est pas un problème.* » Parisien, au moins ? Certes, il habite, travaille, s'amuse dans la capitale. Il l'arpente en vélo, en connaît les moindres côtes, les multiples pièges. Mais treize ans après avoir quitté Marciac et même s'il en a presque complètement perdu l'accent, difficile d'oublier le gros village gascon où il a grandi. Sa « copine », il l'a rencontrée à 19 ans au festival Jazz in Marciac. Elle chantait avec le saxophoniste Emile Parisien, un ancien de la classe de jazz. Coup de foudre, vie commune, séparation, retrouvailles... « *Retrouvailles prudentes* », précise-t-il. Chacun chez soi. Pour l'heure, Nicolas vit en colocation avec... Emile, justement. Encore Marciac, donc. Arrivé en 5^e dans la

joyeuse bande, Emile Parisien en est vite devenu le plus illustre représentant, instrumentiste prodige puis musicien talentueux et recherché de la scène européenne. « *On était tous les deux seuls. Pour lui, c'était plus simple. Pour moi, c'est idéal. Il est sans cesse en tournée, à peu près jamais là, et il paye la moitié du loyer.* »

UNE VICTOIRE SUR SA TIMIDITÉ

Mais Marciac, pour Nicolas, c'est bien autre chose. La première victoire sur l'envahissante timidité qui, depuis tout petit, le handicapait. Après des débuts au saxophone, il s'installe derrière la batterie et s'y épanouit. Donner discrètement le tempo, appuyer les premiers rôles, se faire entendre sans se mettre en avant, la position semble idéale. Sauf que même là, il faut parfois prendre des solos. « *J'avais une peur terrible. Quand je voyais arriver le morceau sur lequel j'allais avoir mon impro, c'était l'horreur. Une vraie violence. Mais c'était toujours moins que lorsque je devais prendre la parole. Et puis après, quel plaisir ! Sur le coup, je n'ai pas fait le lien, mais je crois que c'est là, inconsciemment, que j'ai installé les bases qui m'ont permis de vaincre ma peur. Entre la 6^e et la 3^e, la timidité maladive est devenue une réserve naturelle.* »



LE BONHEUR DE CRÉER

Etouffer ses démons en ouvrant grand la fenêtre. Les gaver d'air du large, de rêves, d'improvisation. Pendant quatre ans, Nicolas découvre et éprouve le bonheur de créer. Seul ou avec d'autres. Patiemment, laborieusement parfois, ou mu par une fulgurante inspiration. Aucune importance, pour peu que l'on puisse sortir du terrain balisé. Un besoin qui conduit le lycéen brillant, étudiant appliqué en informatique, à bifurquer vers le design d'interface. L'informatique, il aimait depuis toujours. Son père, passionné d'ordinateurs, l'avait très tôt plongé dans la marmite. Mais il lui fallait autre chose. Inventer, associer à sa compétence technique sa sensibilité esthétique. *« Je ne suis pas un artiste, il y a bien trop de contraintes dans mon métier pour ça. Mais créatif, oui, c'est certain. »* Pour s'en convaincre, il n'est qu'à observer ou plutôt à participer au spot publicitaire interactif qu'il a conçu pour l'effaceur TippEx, baptisé « A Hunter Shoots a Bear ». Un concentré d'invention.

RATTRAPAGE MUSICAL

D'ailleurs, si Nicolas Lagarde a maintes fois changé de statut – indépendant affilié à la Maison des artistes, salarié, créateur d'entreprise puis aujourd'hui de nouveau indépendant mais sous statut d'auto-entrepreneur –, c'est toujours avec la volonté de déve-

lopper davantage l'aspect créatif de son travail. Tenace petite musique. La musique, justement. C'est paradoxalement là que Nicolas l'inconditionnel émet les plus grandes réserves. Dans ce tropisme jazz qui, pendant quatre ans, l'a détourné de tout autre genre musical. *« On était dans une vraie bulle, à l'écart des évolutions de notre temps. L'émulation de la classe nous faisait rater tout ce qui se passait à côté. Nirvana, ça ne s'écoutait pas. Le pop-rock, pas intéressant. Il m'a fallu des années pour faire mon rattrapage... »*

JAZZ FONDATEUR

Il l'a achevé. Désormais, il écoute essentiellement des groupes de rock indépendant, guettant les nouveautés. Sans abandonner tout à fait le jazz. Le pourrait-il, d'ailleurs ? Lors de ses passages dans l'appartement, entre deux tournées, Emile est là pour lui rappeler cette musique fondatrice. Et il y a Marciac, où ses parents vivent toujours. Il y retourne deux ou trois fois chaque année. L'été, notamment, pendant le festival. Plus pour les trois semaines, comme avant, mais quatre ou cinq jours. Le temps de replonger dans le bain, d'y croiser quelques copains. *« J'y reste très attaché »*, sourit-il. Réserve naturelle, encore une fois.



JACQUES,
LA MUSIQUE
À TOUT PRIX



« *Je donne de ma personne pour faire vivre la musique* » assure-t-il. Mais c'est encore peu dire pour un professeur de chant choral et d'éducation musicale qui se dépense sans compter. Les années Marciac de Jacques Charpentier ? « *Un bonheur sans nuages* ».

Un petit salon surchargé. Au sol, entre le canapé et le grand écran, un parc pour enfant et un siège bébé. Dans la bibliothèque, quelques livres, des bibelots, une quinzaine de grands classeurs verts remplis de partitions, et deux casques. Dehors, à travers la grande fenêtre du 7^e étage, les toits du quartier de la gare Saint-Jean, à Bordeaux, étalent leurs nuances de gris. « *Nous avons acheté ici pour réduire la durée des transports* », explique Jacques Charpentier. Le jeune homme au regard sage et un peu inquiet est professeur de chant choral et d'éducation musicale au conservatoire de Marmande (Lot-et-Garonne). Quarante minutes de train, matin et soir, quatre fois par semaine : pas question de perdre du temps. La musique lui en laisse déjà si peu. Responsable du département des arts de la voix de l'établissement, il intervient également dans une école et un collège, où il a monté une section à horaires aménagés pour les jeunes musiciens.

COURS DE DIRECTION D'ORCHESTRE

Le week-end, il enchaîne les répétitions avec les deux chœurs amateurs qu'il dirige à Bordeaux. Deux

formations qu'il retrouve pendant les vacances scolaires, quand il n'est pas occupé par un de ces stages intensifs qu'il aime organiser. Au milieu de tout ça, Jacques Charpentier prend des cours de direction d'orchestre. Car, « *comme tout le monde* », il lui reste « *beaucoup à apprendre* ». Des années qu'il court, Jacques Charpentier. Qu'il additionne les diplômes, multiplie les projets. A bien y réfléchir, il n'y a guère que pendant ses années de collège, à Marciac, dans la section jazz, que le jeune homme a eu le sentiment de souffler. Il y avait bien ce cours supplémentaire de piano classique qu'il allait prendre à Auch (Gers), le vendredi soir. Et la leçon de saxophone, le samedi après-midi. « *Mais je ne me posais pas de questions. Ce que je faisais me satisfaisait pleinement. J'avais arrêté le judo, faute de temps. Ça ne me manquait pas, tout me semblait simple.* »

PREMIÈRE DÉCOUVERTE DE L'AUTONOMIE

La musique, Jacques était tombé dedans tout petit. Ou plutôt, il y avait été plongé. Aucun musicien dans la famille mais, chez ses parents, une solide envie de faire jouer les quatre garçons. Lui commence à 4 ans par la batterie. Lors de l'audition, timide et buté, il refuse de se produire. Pre-

mière et dernière désobéissance. Le piano et le saxophone, qu'il adopte à partir de 6 ans, le rendront plus docile. Sa mère, responsable du catéchisme à Espaon (Gers), village de 200 habitants, l'installe à 10 ans derrière l'orgue de l'église. Chaque dimanche, c'est lui qui accompagne l'office. Enfin, l'année suivante, il intègre l'internat du collège de Marciac, bientôt suivi par ses frères. Quatre années de bonheur sans nuages, assure-t-il. Jamais d'ennui ni de doutes. Pratique collective, transmission orale, approche intuitive, liberté et même incitation à se tromper : ce nouveau regard, si éloigné de l'apprentissage traditionnel qu'il a connu jusqu'alors, comble le jeune instrumentiste. D'autant qu'il s'accompagne d'une première découverte de l'autonomie. Certes, sa mère surveille de près son évolution comme son habillement. Vingt ans après, camarades et professeurs s'en souviennent encore. Mais difficile de tout contrôler à distance.

**« LA PREMIÈRE PARTIE DE
MICHEL PETRUCCIANI
À CHÂTELLERAULT »**

Pas de rébellion, pourtant. Ni de révélation. Musicien appliqué, inventif même, le jeune garçon maîtrise ses passions. Quand d'autres décrivent « *la claque* » prise lors d'un premier solo réussi, ou la terreur ressentie avant chaque concert, lui s'excuse

de ne voir qu' « *une enveloppe* ». « *Je me souviens des lieux des spectacles, la foire-exposition à Auch, la nuit des étoiles à Vic-Fezensac. Et puis, bien sûr, le Cirque d'hiver, à Paris, l'ouverture du Festival de Cannes, la première partie de Michel Petrucciani à Châtellerault. Les voyages en car. Je me souviens aussi de la rencontre avec Guy Lafitte, de la master class avec Oscar Peterson, quand un photographe m'avait bousculé et enfoncé le bec de mon saxophone dans la bouche. Et chaque été, le festival Jazz in Marciac : d'abord, on a distribué les programmes, puis on a été bénévoles. Mais, dans tout ça, je n'ai pas de souvenir d'émotion musicale.* »

Un moment touchant, malgré tout ? Il cherche, puis sourit : « *Un jeudi de l'Ascension, les neuf internes, nous pique-niquions sur le bord du lac. M. Guilhaumon nous a apporté le dessert. C'était le principal, quand même.* » Ainsi va Jacques Charpentier. Côté face, un musicien brillant, doté d'une collection de prix de conservatoire et d'un savoir-faire largement reconnu. Ce vendredi 17 mai, dans une grande maison de la banlieue bordelaise, dix-sept hommes boivent ses paroles et suivent chacun de ses mouvements. Le pupitre masculin du Groupe vocal Arpège déchiffre les *Vêpres à la Vierge*, de Marc-Antoine Charpentier. Le concert a lieu dans dix jours, pas intérêt à traîner. Mais d'ici là, quatre répétitions sont prévues. Et ce soir, le travail avance vite.



PRONONCIATION, TIMBRE, NUANCE ET, BIEN SÛR, RYTHME ET JUSTESSE

Jacques a le geste précis, la volonté claire. Prononciation, timbre, nuance et, bien sûr, rythme et justesse, il écoute, corrige, reprend. Ici, il précise un climat, « *une mer calme en surface mais qui bouillonne en profondeur* ». Là, il insiste sur « *la continuité du son, sinon ce n'est plus un texte, juste des syllabes* ». Lorsqu'il y a cinq ans, le chœur Arpège s'est mis en chasse d'une nouvelle baguette, il a éclaboussé le concours. « *En trente-sept ans, nous n'avions connu que deux chefs*, raconte Catherine Leparmentier Dayot, pilier du chœur et hôtesse du soir. *La décision était donc fondamentale. Les tutelles ont auditionné les candidats. Puis nous, les cinquante chanteurs, les avons entendus. Il a été choisi à l'unanimité. Et nous nous en félicitons chaque jour* ». Car, depuis, la formation amateur n'a cessé de progresser, au point de tutoyer désormais certains ensembles professionnels, quand elle ne se produit pas à leur côté.

« UNE RECONNAISSANCE DU TRAVAIL ACCOMPLI »

Qu'éprouve le chef lorsque tous les paramètres trouvent leur juste place, que l'image rêvée se dessine,

que la couleur recherchée apparaît ? Jacques Charpentier réfléchit. « *Une grande satisfaction. Une reconnaissance du travail accompli. Je donne de ma personne pour faire vivre la musique. Quand ça marche, j'en reçois l'écho amplifié par l'histoire de chacun. Ils chantent aussi pour moi. C'est très gratifiant.* » Emouvant ? Une fois encore, il sourit. La pièce de monnaie hésite et retombe côté pile. « *L'émotion, je ne sais pas trop quand je l'ai ressentie. Sans doute à Marciaç, mais j'ai oublié. Lors d'un concert à la Halle aux grains de Toulouse, là c'est sûr. Philippe Herreweghe donnait la Messe en si, de Bach. J'ai été pris de tremblements. Je devais avoir 18 ans.* » Une secousse qu'il n'a jamais retrouvée. Ni comme spectateur ni comme instrumentiste. Ni même comme chef de chœur. « *Je suis cartésien. J'ai toujours voulu tout contrôler. Et en même temps, je n'ai jamais vraiment décidé de ma vie, pas même le fait d'être musicien. Les choses se sont enchaînées, le lycée, le conservatoire, un diplôme, un autre. A un moment, je me suis rendu compte que je ne vivais que pour ça, que tous mes amis étaient musiciens. Sauf que, quand eux sortaient le soir, moi je rentrais me coucher, pour des nuits de douze heures.* » Il attend quelques instants. « *Il y a cinq ans, j'ai pris conscience de la situation. La chance a voulu que je rencontre ma femme, qui n'était pas musicienne. Elle m'a beaucoup aidé à y voir clair. J'ai travaillé sur moi-même, appris à refuser des propositions.* » Il ne dort plus que sept heures par nuit, du moins quand son fils le lui permet. Et, pour la première fois depuis des années, il a prévu un mois de vacances. « *Il reste du chemin à faire, mais je progresse.* »



FANNY, PIEDS NUS
SUR LE VOLCAN



Deux passions pour Fanny Sorbadère : les volcans et les gens. Le jazz ? Elle n'en a jamais été folle... Mais, du collège de Marciac, elle retient une leçon essentielle : « *L'importance de regarder les autres sans les juger* ».

Au jeu du « Que sont-ils devenus ? », certains surprennent, d'autres moins. Dire à leurs anciens camarades que Julien est devenu musicien de jazz ou Gabriel chercheur en biologie ne suscite guère d'étonnement. Révéler le métier de Fanny Sorbadère offre, en revanche, un succès garanti. Quelque chose comme la palme de la stupeur. À 31 ans, Fanny est vulcanologue. En février, elle a soutenu sa thèse à l'université de Clermont-Ferrand sur « La source du volcanisme dans les zones de subduction », et, depuis avril, elle poursuit sa carrière de chercheuse dans un laboratoire de pétrologie expérimentale à Bayreuth, en Allemagne. C'est d'ailleurs lors d'une escale parisienne, sous une pluie glaciale, entre la capitale française des volcans, où elle vient d'assister à un congrès, et la cité wagnérienne, où elle retourne travailler, que nous la retrouvons. Sur l'épaule, une besace ; à ses pieds, des sandales. Marcher sur les braies immuniserait-il contre le froid ? « *Non, j'ai juste oublié mon sac dans l'avion à l'aller. J'ai dû faire avec ce que j'avais sur moi...* »

JUPES PLISSÉES ET BARRETTES DANS LES CHEVEUX

Un jean, un pull, une veste, et ces nu-pieds détendus : rien que de très ordinaire pour l'universitaire. De quoi, pourtant, étonner une seconde fois pas mal de ses anciens amis. Au cours de nos rencontres, tous ont mentionné la tenue de Fanny durant les deux années qu'elle passa à Marciac. « *C'était horrible, je sais.* » Elle en rit aujourd'hui, avec juste une pointe de douleur encore persistante. « *Ma mère m'habillait. Elle avait le culte des jupes plissées, socquettes blanches, barrettes dans les cheveux. Je devais ressembler à une petite fille modèle, tout ce qu'elle n'avait pas connu. Pendant mes deux années ici, elle a tout contrôlé.* » C'est elle qui, déjà, avait imposé à Fanny d'aller à Marciac. Professeur de gymnastique à Auch, mère de trois enfants, elle connaissait les limites du système traditionnel. Pour la petite dernière, elle rêvait d'un collège différent. L'ouverture de la section jazz, dans le village du Gers, avait paru tomber du ciel. Autonomie, ouverture, initiative... tout ce qu'elle professait se trouvait là réuni. Et tant

pis s'il fallait, pour un temps, aller contre la volonté de l'enfant. « *J'en ai pleuré, se souvient Fanny. L'école, de toute façon, je n'aimais pas ça. Et le jazz, c'était pour les vieux ou les ascenseurs. Mais ma mère avait obtenu sa mutation près de Marciac.* »

« NE PAS VIVRE UNE HISTOIRE CLASSIQUE »

Pas les meilleures conditions pour se lancer dans une aventure instrumentale. D'autant que, là encore, Fanny avait vu son désir contrarié. « *A 5 ans, je voulais jouer du violon. Mais à l'école de musique d'Auch, le prof traumatisait les élèves. Mes parents m'ont mise au piano. En arrivant à Marciac, j'ai demandé à faire du violon. Impossible, c'était piano ou saxophone. J'ai continué le piano.* » Un collège imposé, un instrument choisi par défaut, un uniforme contre nature... Beaucoup de handicaps pour une seule petite fille. Et pourtant, Fanny l'assure : « *A Marciac, j'ai découvert quelque chose que j'ai cultivé toute ma vie : la diversité. La moitié des élèves ne venaient pas du village. Beaucoup avaient choisi cette section parce qu'ils ne voulaient pas vivre une histoire classique. Ça, je l'ai mesuré en 4^e, quand je suis retournée à Auch.* » En musique, aussi, elle éprouve ses premières émotions « *en jouant avec les autres et pas seulement seule sur le clavier* ». « *Mais de là à plonger dans le jazz...* », soupire-t-elle. Car, pour elle, c'est bien ça qui lui est demandé. Plonger à corps perdu dans cette musique, au risque, sinon, de rester au bord de la piscine. « *J'avais l'impression qu'on voulait faire de nous*

des musiciens. Moi, je ne me voyais pas décider de ma vie à 12 ans et renoncer à mes autres passions. Ma mère m'avait juré qu'au bout de deux ans je pourrais choisir. Elle a tenu parole. »

LA GRANDE AFFAIRE DE SA VIE

Fanny est rentrée à Auch. Elle a abandonné les jupes plissées et retrouvé son inclination première : le cirque. La grande affaire de sa vie, celle qui peuple ses rêves quand la lassitude scolaire l'assaille. Des débuts à l'école jusqu'à la fin du lycée, malgré quelques années d'interruption, le monde des chapiteaux va occuper ses loisirs d'abord, puis la totalité de son temps. Sa passion ? Le fil, cet espace infiniment petit aux infinies variations. Chez Popcircus, à Auch, puis, une fois le bac littéraire en poche, dans les écoles supérieures de Montpellier et de Chambéry, elle se perfectionne. Mais la jeune femme ne peut se contenter d'apprendre. Il lui faut expérimenter. Débarquée à Paris, elle monte sa compagnie. Un quintette hétéroclite l'associant à un comédien, une chanteuse, une contorsionniste et un trapéziste. La sauce semble prendre. Un spectacle est programmé au Noc-tambule de Nanterre. Fanny réussit même à décrocher quelques dates en province dans la foulée. Mais la veille de la première, la chanteuse se blesse. A quelques heures du spectacle, elle renonce. « *Un à un, les autres se sont tirés.* » Son éternel sourire se craquelle. « *Il ne restait que le comédien. Le bar était commandé, les spectateurs allaient arriver dans trois heures. J'étais effondrée.*



J'avais tout conduit sans me rendre compte que les autres, j'en avais fait des pions. Et les pions avaient quitté le plateau... Heureusement, l'éclairagiste a eu l'idée d'aller piocher dans l'école de cirque voisine et de monter une sorte de cabaret. » Et là, miracle. En une heure, le comédien se mue en Monsieur Loyal, chacun vient avec son numéro, une unité se construit. Le soir, les spectateurs sont debout. La tournée est un succès. Mais elle laisse Fanny exsangue. *« Je ne voulais plus subir une telle épreuve. Cette vie n'était pas pour moi, je m'en rendais compte maintenant. Mais alors que faire ? »*

« CE CÔTÉ MAGIQUE, EXPLOSIF, DANGEREUX »

En quelques jours, l'évidence s'impose : les volcans. En 4^e, la mère de Fanny l'a conduite à Stromboli. *« Le même choc que le premier spectacle de fil. »* Par la suite, ce sera le Guatemala, l'Indonésie, toujours sur les pentes des cratères de feu. *« Cette fenêtre sur les entrailles de la Terre m'avait toujours fasciné. Ce côté magique, explosif, dangereux. Le seul truc que l'homme ne pourra jamais contrôler. »* Elle rêve d'y accompagner des groupes. L'association Aventure et Volcans lui conseille d'aller deux ans en fac à Clermont avant de passer son brevet. Elle a 23 ans, aucune formation scientifique, et, comme principale expérience, quelques années passées sur un fil tendu à deux mètres de hauteur.

À l'université, personne n'y croit mais tout le monde juge sa passion sincère et son culot sympathique. On lui donne une chance, puis une bourse. Sept ans et une dizaine de missions à travers le monde plus tard, elle a décroché sa thèse puis un poste à l'étranger. *« Entre-temps, j'ai aussi accouché d'une fille, précise-t-elle. Elle a 2 ans. »*

« REGARDER LES AUTRES SANS LES JUGER »

Fanny Sorbadère n'a rien perdu de sa fascination pour les volcans. Elle peut parler pendant des heures du rift est-africain, où elle est allée tourner un documentaire, des lacs d'acide, des banquises de sel, du futur océan qui s'y forme. Elle est tout aussi infatigable sur ces cratères qu'elle continue de visiter pour le plaisir, aux Antilles comme au Pérou, toujours avide des changements de couleur quotidiens du paysage et des humeurs imprévisibles du magma. Ou encore sur ces minuscules bulles, piégées dans les cristaux volcaniques aux premiers instants de la formation du phénomène, qu'elle observe quotidiennement au microscope. Mais, à l'en croire, une passion la dévore plus encore : *« les gens »*. Leur diversité, leur profondeur, les surprises qu'ils recèlent. *« Je crois que c'est à Marciac que j'ai appris ça. L'importance de regarder les autres sans les juger. »* Personne. Pas même une petite fille en jupe plissée un peu trop sage.



**LUDOVIC, PRINCE
DU « GROS SON »**



Comment aurait-il ignoré le jazz ? Ludovic Robert était Marciacais. Appelez-le DJ Ludo à présent : ce patron d'une discothèque mobile a la passion de la technique et de l'animation. Et le hasard n'a rien à voir là-dedans...

Pour lui, cela ne fait aucun doute : tout est parti de là. L'amour de la scène, du micro. La passion de la technique. La musique, aussi, bien sûr. Ludovic Robert le dit tranquillement, sourire paisible et boucle à l'oreille, comme une évidente reconnaissance qu'il convient d'exprimer d'emblée. Sans le collège de Marciac, sa section jazz et ses concerts aux quatre coins du pays, jamais le petit bonhomme rigolard, fils d'agriculteurs, ne serait devenu DJ Ludo, prince des platines et patron du *Legendsia*, une discothèque mobile qui, le week-end, sillonne les routes du Gers, des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne pour animer les fêtes de village. « *J'y repense parfois quand il y a beaucoup de monde sur la piste, que je me sens emporté par la vague.* » A l'époque, des centaines de personnes observaient ces drôles de gamins développer leurs arrangements léchés et leurs solos inspirés. Palais des festivals à Cannes, Cirque d'hiver à Paris : des salles prestigieuses et combles applaudissaient la performance, ignorant souvent que les enfants n'avaient que deux ou trois années de musique derrière eux. Aujourd'hui, les spectateurs sont un

peu moins nombreux, mais Ludovic est un professionnel reconnu dans le milieu. « *La sensation est la même, je l'ai gardée gravée* », jure-t-il.

UNE MÈRE MÉLOMANE

La musique, Ludovic Robert l'avait rencontrée grâce à sa mère. Pas musicienne, plutôt mélomane frustrée de n'avoir jamais pu pratiquer. Dès les cours préparatoire, elle avait inscrit son fils à l'école de musique de Mirande. « *J'avais choisi le saxophone, pour la beauté de l'objet, je crois. Elle en a profité pour commencer la clarinette.* » L'enseignement est classique, un peu rébarbatif. Mais Ludovic s'accroche. Et quand, en fin de CM2, s'ouvre la possibilité de s'inscrire dans cette section expérimentale avec sept heures de jazz hebdomadaires et le saxophone comme instrument dominant, personne n'hésite dans la famille. « *Le jazz, on n'en écoutait pas, mais on habitait Marciac, il y avait le festival, on savait ce que c'était.* » Ludovic entraînera plusieurs de ses copains dans l'aventure. Là, il découvre la liberté, l'improvisation, la pratique collective aussi. De l'alto, il passe au ténor. Avec tout de suite un « *gros son* » qui, vingt ans plus tard, reste dans la mémoire de

ses camarades et professeurs. Après le collège, Ludovic poursuit l'atelier de jazz mis en place au lycée de Mirande. Il joue régulièrement avec les meilleurs musiciens du lycée, hésite à se lancer dans une carrière professionnelle. La pièce lancée en l'air retombe... côté face.

LA DÉCOUVERTE DE LA TECHNIQUE

Face, c'est le micro, l'animation. Une façon pour lui de conjuguer son amour de la musique - « *de toutes les musiques* » - et de la fantaisie. Au collège, Ludo a tout de suite trouvé son rôle : « *le rigolo* ». Dès la 6^e, l'hymne de la classe, *Marciac Blues*, a déjà fait sonner la rime. « *Ce n'est pas de ma faute, j'aimais faire rire. J'étais pourtant un peu timide, mais pas quand il s'agissait de raconter une blague, lâcher une vanne ou mettre le petit coup d'épaule qu'on n'attend pas. Ce n'était jamais grave mais c'était tout le temps, surtout quand il ne fallait pas. Sinon, c'était moins marrant... Alors je déconcentrais tout le monde. Jean-Michel Cillaire, le prof de musique, venait derrière moi, me pinçait les trapèzes. Ça aussi je m'en souviens bien. Ça faisait mal mais ça ne m'a jamais découragé.* » Au plaisir de faire rire, au frisson de la scène, s'ajoute la découverte de la technique. « *Toutes ces machines qui nous accompagnaient lors des*

concerts me plaisaient. Un simple pied de micro m'attirait. Alors, imaginez la console, les enceintes, les lumières... Je voyais les techniciens qui partaient chercher une prise pour une guitare, qui s'affairaient pendant la balance. Toute cette organisation qui permettait d'avoir le rendu final désiré, ça me fascinait. » Réécrit-il l'histoire ? Possible. Mais à le voir veiller sur son 19 tonnes, ouvrir les portes arrière comme on dévoile un trésor et présenter une à une ses machines, l'enfant qui manipule son jouet n'est pas loin. Et la passion semble intacte. Celle qui l'a fait quitter ses études pour plonger dans le statut d'intermittent du spectacle. Il a alors 20 ans. Même s'il finit par décrocher un bac de technicien, spécialité électronique, sa scolarité au lycée n'a guère été brillante. Il faut dire que depuis la 1^{re}, Ludovic passe ses week-ends à accompagner, en bénévole, des copains qui organisent des soirées. Il s'est inscrit en BTS d'audiovisuel à Bayonne, avec, dans l'objectif, le métier de reporter d'images. « *Mais suivre les guerres, bof. Et l'enseignement m'ennuyait. Au bout de trois mois, j'ai dit stop.* »

« JE NE PARVIENS PAS À LÂCHER LE MICRO »

Le voilà à plein temps sur la « disco mobile ». D'abord comme salarié, puis à partir de 2006 à son compte. Un plein-temps, façon de parler. Pendant l'été, c'est beaucoup plus. Départ en début d'après-midi des contreforts des Pyrénées, où il habite, pour les deux ou trois heures de route souvent



LUDOVIC

nécessaires. Il faut ensuite monter la piste, les podiums, les rangées de lumières et les colonnes d'enceintes, les écrans et les vidéo-projecteurs, les machines à neige ou à mousse... Souvent, un orchestre invité lance la soirée. Puis, à 22 h 30, DJ Ludo, aux micro et platines, fait danser le village. Et meilleur il est, plus ça dure. Jusqu'à 2 heures, parfois 4 heures du matin. *« Ensuite, il ya trois heures de démontage, on essaie de ne pas traîner mais on est fatigués. »* Retour à la maison à 10 heures, trois heures de sommeil et c'est reparti. *« Autant dire qu'avec Aurore, qui tient un salon de coiffure à Tarbes, on est un peu décalés. »* L'hiver, en revanche, c'est au mieux une « presta » (prestation) le samedi soir. *« Le reste du temps, je l'ai pour moi, ma famille, mes amis. J'ai pu construire la maison, voir grandir mon fils. »* Le métier comporte évidemment ses pièges. A commencer par les intempéries, la pluie qui provoque des courts-circuits, le vent qui peut soulever un podium. Les bagarreurs, aussi, qu'il faut repérer avant qu'ils ne fassent dégénérer la soirée, les piliers de bar à éloigner avant qu'ils ne s'effondrent. Sur tout cela, Ludovic veille, *« attentif à chaque détail, trop parfois »*. Car il le sait, il faut savoir déléguer. Pour ne pas s'épuiser à la tâche. Pour préparer l'avenir aussi. *« On ne peut pas faire éternellement ce boulot. Je vois des collègues de 50 ans qui sont toujours sur la scène. C'est un peu triste. Mais c'est très difficile de lâcher. L'installation, j'arrive à laisser faire mes gars. Quand mon fils est né, mon père me remplaçait pour toute la première partie. Mais le*

micro, je ne parviens pas à le lâcher. C'est là qu'on trouve de nouveaux clients. Et puis c'est une passion. »

« QUELQUES STANDARDS EN VERSION SALSA, PARFOIS, À L'APÉRO »

Ses yeux pétillent, du reste, dès qu'il évoque les vieux qui se lèvent à la première musette, le rock qui conduit sur scène la génération suivante, et ainsi de suite - funk, disco, new wave, pop en tout genre, techno... Un voyage dans le temps qu'il essaie chaque soir d'inventer. *« A la maison, je suis passé au MP3, mais dans le travail, je n'ai que des CD. J'y tiens. Ça me permet d'improviser chaque soir, de tenter de nouveaux enchaînements. »* Le jazz? *« Quelques standards en version salsa, parfois, à l'apéro. Pas après, il faut que les gens dansent. Sauf un soir : on avait été appelés par le patron de Veolia Aquitaine pour un mariage. Avant nous, il avait fait venir un orchestre de jazz. J'ai ressorti les classiques. »* Des merveilles qu'il garde pour son fils. Comme ses trois saxophones, dans lesquels il souffle, au mieux, une fois par an, mais qu'il ne s'est jamais résolu à vendre. *« Il a déjà envie de jouer. 4 ans et demi, c'est un peu tôt. Pour le moment, je le laisse taper sur les djembés. »* Dans un ou deux ans, il pourra s'y mettre. Porter haut les couleurs familiales. Déjà, sur le canapé du salon, il se tortille et tente des blagues. En route vers la 6^e jazz.



JÉRÔME,
DU SAXO À L'AUTO



Un petit tour et puis s'en va... Mais ce n'est pas parce que Jérôme Denat, actuellement vendeur de voitures, n'a passé qu'un an dans la section jazz qu'elle n'a eu aucun effet sur lui. Prise de confiance, ouverture à la musique : « un très bon souvenir », en résumé.

A sa manière, Jérôme lance un vibrant plaidoyer pour l'enseignement artistique. La preuve par l'absurde, diraient les scientifiques. L'exemple vivant, en tout cas, que non seulement un bain de création précoce fait souvent beaucoup de bien aux élèves qui s'y épanouissent, mais qu'en plus, il ne fait aucun mal à ceux qui, peinant à y surnager, choisissent d'en sortir.

DES GAMINS DU CRU

Retour en arrière. En ce printemps 1993, l'écolier de CM2 a entendu parler, comme tous les autres, à Marciac, de l'ouverture d'une 6^e jazz à la rentrée. Le collègue est alors menacé, la nouvelle section doit pouvoir attirer des élèves venus de l'extérieur. Mais pas question d'en faire une classe d'élite. Il importe donc d'accueillir des gamins du cru. Chez les Denat, ni le père chauffeur-livreur, ni la mère cuisinière ne sont mélomanes. « *Et moi, je n'avais jamais fait de musique*, précise Jérôme. *Mais mon copain Ludo jouait du saxo, ça avait l'air bien. Il allait en 6^e jazz. Je me suis dit pourquoi pas.* »

La rentrée se passe bien. Il connaît la moitié des élèves de la classe. Il est bon élève. Les notes suivent. A l'heure du premier choix, saxophone ou piano, il choisit le second. « *Je ne sais pas trop pourquoi. On avait essayé les deux. Ils ont demandé qui allait acheter un saxo, j'ai pas levé la main.* » Son père achètera donc un clavier électrique. Qu'il revendra l'année suivante.

« SEPT HEURES DE MUSIQUE PAR SEMAINE »

C'est qu'entre temps, Jérôme a commencé le tennis, où il progresse nettement plus vite. Au collège, les notes sont bonnes. Mais il y a des devoirs. « *Tout ça prenait du temps. Sept heures de musique par semaine, c'était beaucoup. Et travailler en plus l'instrument à la maison, je ne pouvais pas.* » Surtout il y a ce satané rythme. « *Franchement, j'y arrivais pas. M. Cillaire, le prof, était désespéré. J'ai même essayé la batterie. C'était pire. Je tenais pas le tempo. Aux deux premiers trimestres, j'ai tenu bon, je crois que j'avais la moyenne, mais au troisième, c'était fini. J'avais laissé tomber.* » C'est donc en section classique que Jérôme poursuit sa scolarité. Avec cette fois « *des super notes en musique* », sourit-il. Une sourde rivalité oppose

les deux groupes ? Lui s'en moque. Il a des amis des deux côtés. Et assume. Il les conservera pendant les quatre ans.

« ÇA M'A AIDÉ À OSER ME MONTRER »

Son baccalauréat de sciences et techniques du tertiaire et son BTS de vente automobile, passé en alternance, l'ont évidemment éloigné de ses anciens copains et de la musique. Les gammes qu'il pratique aujourd'hui, ce sont plutôt celles des coloris de carrosserie qui défilent chez Abeilhé, l'un des plus grands garages du Sud-Ouest, 120 voitures vendues chaque mois. Mais ça lui a donné l'occasion de retrouver quelques vieilles connaissances. « *Ludo est passé au garage. Je ne le vois plus trop car je sors très peu* (Ludovic Robert est patron d'une discothèque mobile et anime les soirées dans la région). *Il cherchait un Touran. On n'a pas fait affaire. Jean-François, aussi : il était avec sa femme, ils avaient un enfant, ils avaient besoin de place. Et puis récemment Lucie Brisson. Je l'ai reconnue tout de suite, elle non. Elle rentrait de l'étranger, elle voulait un Kangoo : là non plus, ça a pas marché. En revanche, j'ai vendu une Clio au frère de Nico Lagarde. Et puis M. Guilhaumon* (ancien principal du collège, aujourd'hui maire de

Marciac) *a acheté son Audi chez nous. Mais il a traité avec le patron en direct.* » Des rencontres qui, chaque fois, provoquent chez lui un petit pincement. Comme toujours, lorsque surgit brusquement un témoignage du passé. Peut-être même un peu plus, tant Jérôme reste reconnaissant au collègue pour cette première année si particulière. « *Ca m'a ouvert à la musique. Aujourd'hui, j'écoute plutôt du rap et du R'n'B, mais j'adore le blues et j'écoute parfois un peu de jazz. Chaque année, je passe au Festival. Dans le off plutôt. Mais je suis allé dans le in avec ma copine, avec les copains du hand aussi une fois... Et puis j'étais assez timide en entrant en 6^e. Ça m'a aidé à oser me montrer. Quand vous avez joué devant tout le monde, parler après, c'est facile... »*

VINCENT, UNE PETITE NOTE DE NOSTALGIE

Le goût des autres que le collège de Marciac lui a apporté, Vincent Panzani l'a réinvesti dans l'humanitaire. Ingénieur agronome, ce citoyen du monde apprécie toujours le jazz au point d'avoir fondé un éphémère club à Managua.

L a été l'un des premiers à répondre à notre appel. Un mail détaillé, ouvert, où il se disait « disponible » pour évoquer ses souvenirs de la 6^e jazz, lui qui pourtant n'avait « pas percé dans le milieu ». *Il faut l'admettre, je n'étais pas particulièrement doué pour la musique, un peu caché derrière les autres, un « grand timide », disait M. Cillaire, notre premier professeur. Mais c'était cela aussi, Marciac : des jeunes qui voulaient découvrir, pas seulement de futurs pros.* » Le message était signé Vincent Panzani, Managua, Nicaragua. C'était en février. S'en est suivi un échange de courriels, brefs, afin de tenter de trouver un moment pour se parler plus longuement. Nous, pas toujours disponible ; lui, en déplacement dans la région, Guatemala, Haïti. Puis plus rien.

LES CHAOS DU MONDE

Lorsque nous l'avons enfin retrouvé, fin juillet, il s'est excusé, il avait été

un peu occupé à déménager. Il vit désormais à Rangoun, en Birmanie. « Douze heures de décalage horaire avec le Nicaragua. J'ai mis deux jours à faire le voyage, en passant par les Etats-Unis et la Chine. Ma femme et les petites ont pris l'autre direction pour me rejoindre, via l'Europe et la Malaisie : il leur a fallu cinq jours. » Il raconte ça au téléphone, la voix souriante. Pas plus ébranlé que ça, en vérité. Il faut dire que l'ingénieur agronome, spécialiste de sécurité alimentaire et de gestion de crise, connaît les chaos du monde. Quant au saut au-dessus des frontières, il le porte un peu dans ses gènes. Né aux Pays-Bas, élevé quelques années aux Etats-Unis, il a épousé une Nicaraguayenne avec laquelle il a vécu un an en Angola, puis six ans à Managua. Entre temps, il avait tâté, pendant ses études, de la Tanzanie, du Burkina et du Brésil. Mais alors, que faisait-il à Marciac à l'automne 1993? Eclat de rire au téléphone. « La famille a quand même un point d'attache, la maison de Saint-Sulpice-sur-Lèze, près de Toulouse. » C'est là qu'après avoir participé au

lancement des premiers satellites à Kourou, en Guyane, puis bourlingué quelques années avec femme et enfants, son père a posé ses valises. Il est ingénieur en électronique chez Alcatel, spécialisé dans le spatial ; sa femme travaille en bibliothèques ou en librairies, c'est selon. « *Une famille ouverte de l'après-68* », résume Vincent Panzani. Baba cool ? « *Si on veut, ma mère surtout. De gauche tous les deux, mais sans excès : ils ont arrêté le pétard assez vite. On a grandi entourés d'une grande confiance.* »

« TRÈS LIBRE »

Si bien que lorsqu'en fin de CM2, Vincent rentre un soir en montrant le prospectus annonçant l'ouverture d'une « classe jazz » à Marciac, les parents lui demandent simplement s'il en a vraiment envie. « *J'en avais parlé avec l'institutrice à la pause. Je ne sais pas trop ce qui m'attirait. L'expérience, peut-être.* » Pas de musicien dans la famille, pas d'appétence particulière pour le jazz, et un garçon dont les premiers contacts avec le piano n'ont pas franchement convaincu. Aucun problème, pourtant. La perspective de l'internat à 11 ans ? Du lever à 4 heures le lundi matin pour rejoindre le train qui lui permettra d'être à 8 heures à Marciac, et du retour à la nuit tombée le vendredi soir ? Pas davantage. « *Au village, c'était très libre, on était très autonomes, tout le temps les uns chez autres. Les parents ont dit qu'on pouvait essayer, qu'on ne signait pas pour quatre ans, que*

si ça n'allait pas, on arrêterait... » Pour Vincent, l'aventure a duré six années, quatre au collège puis deux au lycée de Mirande, où un atelier de jazz a été mis en place pour accueillir les élèves venus de Marciac. « *Je n'étais pas bon. Au bout de six ans, je crois que j'avais un niveau de deuxième année. Pourtant, jouer n'a jamais été une corvée. Le plaisir venait des autres, du groupe, de la bande. Complètement soudés. Les niveaux étaient très différents mais il n'y avait aucune compétition, pas de frime, pas de moqueries. Ça aurait sûrement pu se faire autour d'un autre art, peut-être d'un sport, ça a été la musique.* »

LA PEUR ET LE PLAISIR

La musique à haute dose, cinq heures par semaine, plus un atelier mercredi après-midi, facultatif mais que personne ne rate. Vincent a choisi le saxophone. « *J'avais dû trouver ça hyper sexy.* » L'instrument rutilant lové dans les bras du soliste... Sauf que c'est la trouille qui l'attend chaque fois qu'il doit jouer seul, à l'avant-scène. Le moins possible, du reste. « *Je crois que je n'ai jamais été volontaire.* » Mais il faut parfois y passer, les profs y veillent. Heureusement, cette peur n'altère en rien le plaisir qu'il éprouve avec les autres. « *Ça, c'était une impression formidable. Un bonheur difficile à décrire. Travailler chez moi m'ennuyait, d'ailleurs je ne le faisais pas, mais avec les autres, j'adorais. Même sur scène, je n'avais pas peur. Je crois que c'est ça que Marciac m'a le plus apporté : le goût des autres. Le besoin, même.* »



Le voyage dans le sang, le contact dans la peau, Vincent décide de se tourner vers l'humanitaire. Après son bac scientifique, il intègre une école d'agronomie, multiplie les stages à l'étranger. Le dernier dure six mois, au Nicaragua. Il y rencontre sa femme, sociologue, et retourne s'y installer après quelques étapes. Managua offre le compromis idéal, dit-il, entre un poste passionnant, des enjeux majeurs à traiter et des conditions de vie correctes. D'un côté, le tremblement de terre en Haïti, les victimes de violences au Guatemala, l'accès à la nourriture et à l'eau dans les zones reculées du Nicaragua. De l'autre, une belle maison dans une ville assez sûre, la plage, les volcans pas loin pour aller marcher...

UN VIEUX RÊVE D'ASIE

Les ONG désertent peu à peu la région. C'est donc à Rangoun, en Birmanie – lui dit « *Yangon au Myanmar* », selon la terminologie officielle - qu'il a trouvé un travail, satisfaisant au passage un vieux rêve d'Asie. « *Ici, c'est passionnant, le pays s'ouvre* », insiste-t-il. La junte militaire a rendu le pouvoir aux civils en 2011. Elle a aussi laissé quelques traces. D'ailleurs Vincent prend garde à chacun de ses mots lorsqu'il décrit son métier : « *La sécurité alimentaire et l'accès à l'eau, tant dans les communautés rurales que dans les camps de personnes déplacées par les conflits* ». La Birmanie, il entend y rester quelques années, deux ou

trois. « *Et puis on rentrera sans doute en France : je ne veux pas que mes filles soient élevées comme des expat' et perdent le contact avec la réalité.* » Pour l'heure, elles ont 1 an et 4 ans. Pas encore pu prendre trop de mauvaises habitudes. L'aînée parle français et espagnol, bientôt l'anglais. Elle n'a pas commencé la musique mais à Noël dernier, son père a ressorti le saxophone du placard où il était rangé depuis des années, pour le lui montrer. « *Une petite note de nostalgie* », admet-il. C'est que cette aventure, il y repense régulièrement. Lorsqu'il écoute ses vieux CD, qu'il retrouve certains anciens sur Facebook. Ou qu'il suit, sur leur site, l'évolution d'Emile Parisien et Julien Touery, les deux pros de la bande. Contrairement à d'autres, Vincent goûte toujours le jazz. A Managua, il avait même ouvert, il y a trois ans, un club. Il y travaillait deux soirs par semaine, jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, « *ma deuxième vie* ». Sous la pression des clients, l'établissement a changé de registre, accédant à la demande de salsa de la jeunesse locale... et des nouveaux investisseurs, appelés en renfort après un passage à vide. La boîte est devenue un des hauts lieux de la vie nocturne de Managua. « *Ils nous ont bouffé*, dit-il, la voix tranquille. *J'ai revendu mes parts aujourd'hui.* »



**M. CILLAIRE,
À L'ÉCOLE DE LA MUSIQUE**



Une vie au service de l'enseignement et de la musique. A deux pas de la retraite, Jean-Michel Cillaire n'a pourtant pas hésité quand Jean-Louis Guilhaumon lui a présenté son projet de classe de jazz. Résultat des courses ? « Une expérience extraordinaire ».

Il habite un petit appartement, au 10^e étage d'un immeuble du quartier du Mirail, à Toulouse. Le salon regorge de livres et de CD. Dans l'entrée, un clavier électrique trône sur son pied ; derrière, couvert d'objets de toutes sortes, on devine un piano. Partout, des affiches de concerts, tous genres confondus. Sauf aux toilettes, où s'étalent les articles sur la classe de jazz du collège de Marciac. Sa classe. « *Une expérience extraordinaire.* » Cinq fois, au moins, en deux heures, Jean-Michel Cillaire a repris l'expression. Pas comme un mantra psalmodié pour atteindre le bonheur universel. Plutôt un remerciement, une reconnaissance, pour ces quatre années de vie inoubliables. Le retraité de l'Éducation Nationale regarde le ciel à travers les larges fenêtres du salon. « *Les quatre dernières de ma carrière, vous imaginez ma chance...* »

UNE VIE AU SERVICE DE L'ENSEIGNEMENT

Printemps 1993. Jean-Michel Cillaire a 56 ans et plus de 20 000 heures passées devant les élèves lorsque Jean-Louis Guilhaumon, le principal du collège, vient lui présen-

ter son projet. L'établissement est menacé de fermeture, seule une initiative innovante peut le sauver. Il veut lancer une classe de jazz, qu'il appuierait sur Jazz in Marciac, le festival qu'il a créé quinze ans auparavant et qui a acquis une renommée internationale. « *Je venais de faire une demande de cessation progressive d'activité, se souvient l'ex-professeur. J'ai arrêté. Je ne pouvais pas laisser passer ça.* » Il en va pour lui de son amour de la musique, mais surtout d'une vie mise au service de l'enseignement. Car en ce domaine, les deux hommes partagent la même conviction. L'institution scolaire ne peut se contenter de transmettre des connaissances, si belles soient-elles, martèlent-ils. En ces années 1990, les pédagogues ont beau être déjà abondamment contestés par les tenants d'un retour aux fondamentaux, eux restent persuadés que l'essentiel tient dans la façon dont on traite ces adultes en devenir qu'on nomme « élèves ». « *J'ai toujours cru en la créativité, poursuit Jean-Michel Cillaire. En sa capacité de bouleverser un enfant. Ça apporte en terme de découverte du monde mais surtout de confiance en soi. Quand un enfant prend plaisir à travailler, c'est gagné. Il sera meilleur partout.* »

« UN PLAISIR FORMIDABLE »

Autant dire que, pour lui, l'objectif n'est pas de fabriquer de futurs pros. « *Ni même des musiciens amateurs, ajoute-t-il. Mais quand on a fait l'expérience de la créativité, on a goûté à quelque chose de rare. Et ça vous transforme... Généralement en bien.* » Il s'arrête, sourit. Puis reprend. « *J'ai eu la chance de ne pas toujours être bon à l'école. Si bien que les élèves en difficultés m'ont toujours intéressé. Je sais qu'il ne faut jamais s'arrêter aux résultats. Dire qu'un élève est nul et qu'on n'en tirera jamais rien, c'est honteux. Donnez-lui la confiance et le plaisir de créer et vous verrez... Pour nous aussi, ça peut apporter une satisfaction immense. Lorsqu'une élève inhibée, qui n'avait pas choisi de venir dans cette classe, a réussi, après deux ans de patience, à sortir son premier solo en 4^e, je peux vous dire que j'ai pris un plaisir formidable.* » Il faut dire que la musique, lui-même y est arrivé par une voie détournée. A la maison, pas d'instruments, encore moins de disques. Mais on chante, pour le plaisir. Lui surtout. En mai 1945, le garçon de 7 ans est choisi pour entonner *La Marseillaise* en solo sur la place du village. Aussi, en juin, pour son anniversaire, son père lui offre une clarinette. « *L'année précédente, c'était un martinet.* »

Il ne connaît rien aux notes mais il intègre rapidement l'harmonie municipale. « *J'ai tout appris à l'oreille.* » Ecole et musique, Jean-Michel Cillaire mène une sorte de double vie. Qu'il poursuit à l'âge adulte. Elève à l'école normale d'instituteurs d'Auch, il commence à se produire le week-end dans les bals et les dancings. Il achète un saxophone, puis un autre. Paso-doble, rumba, boléro... Et quand il le peut, le jazz. Une musique découverte à l'adolescence. « *C'est là que j'ai pris conscience qu'un accord, ce n'était pas des notes mais une masse sonore. Et que la musique, c'était aussi des silences que l'on pouvait remplir, ou pas...* »

« UNE EXPÉRIENCE EXTRAORDINAIRE »

Comme toute une génération d'instituteurs, Jean-Michel Cillaire devient professeur de collège. D'abord lettres/histoire, puis lettres/musique. « *C'est juste pendant les deux dernières années, à Marciac, que j'ai eu un plein temps sur la musique.* » De quoi impressionner Jean-Pierre Peyrebelle, qui lui a succédé au collège, comme coordinateur de la filière, en 1997. Professeur au conservatoire de Toulouse, diplômé de musicologie, le pianiste et arrangeur ne cache pas son admiration.



« *Lui avait fait tout le chemin seul, constate-t-il. Découvrir ça a bousculé pas mal de mes certitudes.* » Car en quatre ans, tout a été installé, les effectifs du collège doublé, l'îlot musique construit - trois salles spéciales dans un bâtiment flambant neuf. Curieusement, c'est pourtant de ces quatre années que l'ancien professeur a le plus de mal à parler. Des concerts dans toute la France, ça oui. L'ouverture du Festival de Cannes, la descente du saxophoniste Emile Parisien depuis la salle jouant un chorus sur le thème des *Feuilles mortes*, pendant que les autres s'installent sur scène, il n'a évidemment rien oublié. Pas plus que du spectacle au Cirque d'Hiver, à Paris, ou de la première partie du concert du

pianiste Michel Petrucciani, à Châtellerault (Vienne). De son voilier, aussi, amarré à Argelès-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), sur lequel il avait embarqué six élèves pour une traversée vers les Baléares. « *Quand j'y repense, j'étais dingue. Si on avait eu un pépin.* » Mais de la classe... « *Une expérience extraordinaire.* »

CHEMIN MUSICAL

Marié deux fois, deux fois divorcé, père de cinq enfants - dont trois qu'il a élevés seul -, Jean-Michel Cillaire a continué son chemin musical. Du jazz, il est passé vers le classique. Son nouvel instrument ? Le premier : la voix. « *Celui qui ne pardonne rien, qui vous met à nu, qui vous fournit les plus fortes sensations, aussi.* » Basse dans deux choeurs amateurs, il se produit régulièrement en concert. « *Il y a quelques années, j'ai retrouvé un de mes anciens élèves, Jacques Charpentier. Il était chef, et moi dans le choeur. Un beau retournement.* » Il a revendu deux de ses trois saxophones, a donné le troisième à un de ses fils. Il n'a conservé que les claviers, qui l'aident à travailler le chant. Et sa clarinette. « *Elle, je la garderai jusqu'à ce que je crève.* » Il n'en joue pas souvent. Mais il l'apporte avec lui en mer. Là, sur son bateau, il la sort et joue. Seul.





The title '6 JAZZ' is rendered in a bold, stylized font. The number '6' is the largest element, filled with a dense pattern of diagonal lines. Below it, the word 'JAZZ' is written in a similar bold, textured font. The letters have a slight shadow effect, giving them a three-dimensional appearance.

Textes
Nathaniel Herzberg
Photographies
Pascal Dolemieux

Textes et photographies
parus dans Le Monde
et/ou sur lemonde.fr
en août 2013, reproduits
avec l'aimable autorisation
des auteurs et du journal.

Conception graphique
Sandrine Lucas
pour Arkade, Marciac

Impression
Art & Caractère, Lavaur

Dépôt légal à parution

